

RESEÑAS

FRANCISCO J. GONZÁLEZ PONCE, *Periplógrafos griegos, I (Épocas arcaica y clásica 1: Periplo de Hanón y autores de los siglos VI y V a. C.)*, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2008 (Monografías de filología griega, 19), 286 pp. (ISBN 978-84-92521-56-2).

Depuis une vingtaine d'années, F. Gonzalez Ponce s'est imposé comme un spécialiste de la géographie antique et, plus spécialement, de la périplographie. L'étude qu'il a signée sur l'*Ora maritima* d'Avienus, en 1995 (*Avieno y el Periplo*, Écija), a marqué une rupture salutaire par rapport aux schémas d'analyse hérités d'A. Schulten et la critique en a d'ailleurs salué la rigueur et la nouveauté. Le volume dont on rend compte ici inaugure une entreprise prometteuse, celle de rassembler l'ensemble des témoins de la périplographie grecque, depuis les origines du genre, au VI^e siècle avant notre ère, jusqu'à la fin de l'Antiquité, plus précisément l'époque de Procope, au VI^e siècle de notre ère. Le genre dont il s'agit a connu en effet une vitalité plus que millénaire et a d'ailleurs continué de déterminer, au moyen âge et au début des temps modernes, celui du portulan. De tous les textes, complets ou fragmentaires, dont le corpus est riche, l'auteur se propose de donner une nouvelle édition critique, avec traduction et commentaire philologique et historique.

La collection s'articulera en trois tomes, pour un total de 37 entrées. Le tome I sera lui-même fait de deux volumes, dont G.P. nous produit ici le premier, dans lequel il présente l'organisation générale de son projet éditorial, définit le genre du périple et offre une série de cinq auteurs, selon un ordre chronologique, Hannon le Carthaginois, Scylax de Caryanda, Euthymène de Marseille, Philéas d'Athènes et Damaste de Sigée, actif au V^e siècle avant notre ère. Le volume II annoncé comprendra quatre auteurs de la fin de la période classique, Ctésias de Cnide, Callisthène d'Olynthe, Timagète et le pseudo-Scylax. Le tome II sera dédié à la période hellénistique et le tome III à la période impériale romaine.

Le programme s'inscrit dans une tradition philologique qui remonte à la collection de géographes publiée par John Hudson à Oxford entre 1698 et 1712 et dont la dernière

illustration achevée reste à ce jour celle de Karl Müller, dont les *Geographi Graeci minores* ont paru en trois volumes en 1855-1861. Les textes que nous devons à la tradition directe ont été pour l'essentiel regroupés déjà à date byzantine en deux corpus dont G.P. nous donne une description succincte (pp. 19-27), ceux du *Palatinus Heidelbergensis* gr. 398 (A, s. IX) et du *Parisinus suppl. gr.* 443 (D, s. XIII), qui regroupent la totalité des périple non fragmentaires, à l'exception du *Stadiasmus Maris Magni*, composé au début de la période impériale. Celui-ci est conservé dans un troisième manuscrit, dont la tradition est indépendante de celle des deux autres, le *Matritensis* 4701 (M, s. X).

Comme A. Diller l'a montré, le corpus D remonte à un géographe actif aux V^e/VI^e s., Marcien d'Héraclée, à qui on doit une œuvre propre, contenue dans le manuscrit de Paris, le Périple de la Mer Extérieure. Mais Marcien s'est fait également éditeur d'Artémidore d'Éphèse et de Ménippe de Pergame, que le corpus D devait également accueillir. Or, dans le prologue que Marcien a ajouté à son condensé du périple de Ménippe, on a une véritable typologie du genre, avec un catalogue assez exhaustif des auteurs de référence, dans la tradition desquels l'éditeur byzantin entendait lui-même se ranger. Opportunément, G.P. choisit d'ouvrir sa collection par ce texte, qui campe un cadre et, d'une certaine façon, une méthode. Comme celles qui la suivront, la section qui, dans le volume, est consacrée à ce manifeste de base (pp. 50-69) est structurée de manière classique: le texte est suivi directement, sur la même page, de trois apparats, le premier renvoyant aux autres sources du corpus, le second aux *loci similes*, l'autre offrant les éléments critiques pour l'établissement même du texte; en regard, la traduction est accompagnée de notes de commentaire.

La série des périplographes pionniers commence avec un texte emblématique, la relation de voyage prêtée à un certain Hannon, roi des Carthaginois, dans le corpus byzantin de Heidelberg. G.P. propose un long réexamen des questions les plus épineuses que pose ce texte, celle de son statut littéraire et de sa datation (pp. 75-115). Il dresse à ce propos un état des lieux très complet et prudent de la critique moderne, et incline lui-même à reconnaître dans ce périple une réélaboration littéraire, datable de la seconde moitié du II^e s. ou de la première du I^{er} avant notre ère, d'antiques récits relatifs aux confins occidentaux et méridionaux de l'Afrique (pp. 113-114). La place dévolue ici à ce périple peut sembler déconcertante, eu égard à la datation qui en est proposée; elle paraît découler de l'hypothèse que le personnage auquel est attribué l'opuscule aurait été situé par la tradition au VI^e s. av. n. ère. Le texte grec fait l'objet d'une édition soignée, qui s'attache à faire apparaître toutes les particularités du manuscrit unique; il conserve la leçon problématique Γορίλλας (§ 18), sans exclure la possibilité de la corriger en Γοργάδας, proposée jadis par Osann et D'Avezac et qui paraît très raisonnable. Le commentaire est d'une richesse exceptionnelle et trahit le souci, constant chez G.P., d'une véritable historiographie de la critique appliquée à chacun des auteurs étudiés. On voit bien ce respect à l'œuvre à propos de fragments de Scylax, dont on a désormais, pour la première fois, une traduction du *scholion* conservé par le manuscrit D (pp. 164-167); le texte suit celui que Jacoby en a donné dans ses *FGrHist* (n° 709).

L'édition des fragments d'Euthymène et de Philéas est la bienvenue, puisque ces deux auteurs ne figurent pas encore dans les tomes des *FGrHist* publiés à ce jour et que le second n'avait pas été repris non plus par K. Müller dans ses *FHG*. De son côté, Damaste a bien été intégré aux *FGrHist*, parmi les plus anciens représentants de la *Periodos*, mais sa place ici permet de mieux mesurer la relation que son œuvre, pour son économie générale et sa méthode descriptive, devait entretenir avec celles de Scylax et de Philéas.

Le volume est complété par six cartes dressées sur nouveaux frais selon les règles actuelles de la cartographie, qui illustrent excellemment le commentaire de chacun des textes du volume (pp. 246-251), et par un index des noms d'hommes et de héros, ainsi que des toponymes, des ethniques et des noms de vents (pp. 255-261). Il augure de la manière la plus favorable d'une entreprise ambitieuse et nécessaire, qui va faire durablement autorité. On peut déjà le tenir pour la meilleure synthèse sur les premiers temps d'un genre qui a été un des ressorts majeurs de l'écriture historique en Grèce ancienne.

DIDIER MARCOTTE

Poesia Latina, Nuova E-Filologia. Opportunità per l' editore e per l' interprete: Atti del Convegno internazionale Perugia, 13-15 Settembre 2007, a cura di Lorianò Zurli e Paolo Mastandrea, Roma, Herder, 2009, 423 pp.

The articles contained in this book were produced for a congress concerning research in Latin texts, which was held at Perugia in September 2007. The scholars who took part in the congress were keen to show how new technology can help us to edit ancient texts. However, as E. M. Ariemma pointed out on p. 344 (no. 11), computer word searches are of limited value in the study of allusion. Moreover, the correct *constitutio textus* will never be obtained by purely mechanical means. Thus in her recent edition of Propertius (Paris 2005), Simone Viarre has in many cases identified the authentic variant which previous editors had not correctly evaluated, relying on her own acute intelligence and vast knowledge of the manuscript tradition of the text as well as the mythological background to the poems. In other words, technology may help the scholar, but it will never be able to render him redundant.

I would now like to make the following observations, which I hope may be of interest to the reader. P. Fedeli points out (cf. p. 9) that Louis Holtz has recently argued that we should not ignore any “testimone e parimenti nessuna tappa della tradizione e sotto nessun pretesto”. Holtz adds that “questo è un principio assoluto, anche se tanti testi vengono tramandati in decine di testimoni, persino in centinaia”. Fedeli states that he shares Holtz's opinion, and explains that scholars are therefore faced with an enormous amount of work when editing texts which have been transmitted to us together with many manuscripts and early editions. It should, furthermore, be remembered that *recentiores* are not necessarily *deteriores*: cf. *Myrtia* 18 (2003) 373.

In the course of my research, I have examined the variants which are contained in the *recentiores* of Callimachus, Nicander and Propertius. My examination of these variant readings has enabled me to restore good sense to the text in many passages, without the need to resort to textual alteration. Simone Viarre is similarly averse to unwarranted textual alteration: cf. *Myrtia* 21 (2006) 340 ff., where I point out that Viarre has produced an excellent edition of Propertius. G. Giardina has also produced a very learned edition of Propertius (Roma 2005), which contains much information concerning the early editions. Unfortunately, however, Giardina was influenced by Butrica and Heyworth, and has therefore suggested many unwarranted conjectures. Nevertheless Giardina's edition is interesting and informative.

On p. 5 P. Fedeli refers to Propertius. It should be noted that Hanslik's edition (Teubner, 1979) made an important contribution to our knowledge of the text of Propertius. Mo-

reover, Burmannus had access to manuscripts which are now lost: cf. G. Giangrande, *Orpheus* 24 (2003) 354 and *Orpheus* 26 (2005) 244. On p. 28 L. Cicu quotes frag. 8 Morel. I have argued that *urbesque* is a poetic plural: cf. "Textual Problems in Roman Poetry", *Habis* 40 (2009). For the use of the poetic plural in Greek poetry cf. my *Studies in the Poetry of Nicander* (Amsterdam 1987) 72 ff.

On p. 72 (n. 62) P. Mastandrea refers to a work entitled *De eclipsi lunae*. At 2.34.52 Propertius states that girls do not wish to know why the moon suffers an eclipse: *nec cur fraternis Luna laboret equis*. The adjective *fraternis* alludes to the fact that the chariot of the moon was pulled by a team of yoked horses: cf. my *Studies in the Text of Propertius* (Athens 2002) 77.

On p. 83 L. Mondin quotes Propertius 4.11.23 *taceant Ixionis orbes*. Propertius prays that the deceptive water of Tantalus may be caught: *fallax Tantaleus corripiare liquor* (cf. my *Studies in the Text of Propertius*, 168).

On p. 189 the nightingale (*usignolo*) is mentioned. According to Parthenius, Byblis wept louder than the nightingales in the groves: cf. my *Studies in Theocritus and Other Hellenistic Poets* (Amsterdam 1979), 9 ff.

On p. 239 T. Brolli comments on the words *stellanti nixus Olympo*. At 1.13.24 Propertius states that Hercules burnt with love for Hebe on the ethereal heights (*in aetheriis... iugis*), i.e. on Olympus. Cf. Martial 9.3.3 *aetherio... Olympo*.

On p. 261 ff. R. Perrelli discusses the text of Tibullus. It should be noted that the readings which have been preserved for us by Pontanus provide perfect sense, and contain allusions to contemporary poetry: cf. *Veleia* 22 (2005) 272 f. Prof. Georg Luck has, moreover, made an important contribution to our knowledge of the history of the text of Tibullus.

On p. 275 C. Formicola discusses Butrica's work on the manuscripts of Propertius. Butrica's study is devoid of validity, because it remains within the Lachmannian limits. Butrica does not know that Lachmann ignored many genuine manuscript readings: cf. *Veleia* 23 (2006) 399.

On p. 282 (n. 25) Formicola points out that the reading *discere* was "proposto da Heinsius". It should be noted that Heinsius used manuscripts in order to correct the text of Propertius: cf. my *Studies in the Text of Propertius* 166 (n. 1).

On p. 285 Formicola discusses Propertius 1.18.27 *pro quo divini (di, vivi) fontes et frigida rupes*: cf. my *Studies in the Text of Propertius*, 28. Formicola points out (n. 39) that Markland read *di, nudi*. Markland used manuscripts in order to correct the text of Propertius: cf. my *Studies in the Text of Propertius*, 71 (n. 3).

On p. 287 Formicola discusses Propertius 2.3.22. Propertius states that Cynthia compares her writings with those of ancient Corinna, and considers that those songs do not equal her own lyric poems (*lyricis... suis*). In other words, Cynthia claims to write better lyric poetry than Corinna: cf. my *Studies in the Text of Propertius*, 38. Burmannus noted that the reading *lyricis* was found in the margin of a manuscript. Similarly at Callimachus, *Hymn* 4.34 the correct reading is to be found in the margin of T: cf. my *New Essays in Hellenistic Poetry* (Amsterdam 1985) 97.

On p. 291 A. Fusi discusses Propertius 3.11.5. It should be noted that the variant reading *noctem* means "death": cf. Lewis-Short, *A Latin Dictionary*, s.v. *nox* B, 4.

On p. 321 S. Lenzi discusses Ovid, *Met.* 15.807-815. I have recently explained that Ovid refers at *Met.* 15.834 ff. to Augustus' daughter, i.e. Julia. Ovid states that looking forward to the future and to the future generation of his grandsons, Augustus will order his daughter (*natam*) to bear his name and his solicitude (*curam*) concerning his nepotes, one of whom will be his political inheritor.

On p. 366 (n. 34) O. Portuese mentions the “*ellissi di esse*”. For the ellipse of the *verbum substantivum* cf. my *Studies in the Text of Propertius*, 67.

On p. 370 L. Cristante mentions Burmannus. At Propertius 1.1.24 the reading *Cytaeaeis* was preserved for us by Burmannus. The poet addresses those who are able to control the stars and the rivers with Cytaean (i.e. magical) charms: cf. my *Studies in the Text of Propertius*, 10.

On p. 411 L. Holtz discusses the text of Propertius. He correctly notes that the text of Propertius has been subjected to a “*profusione di correzioni talvolta arbitrarie*”: cf. “Further Notes on the Text of Propertius”, *Veleia* 26 (2009). I have demonstrated that Butrica and Heyworth have proposed many unnecessary textual alterations. Cf. also G. Giangrande (*Riv. Fil. Istr. Class.* 1986, 212) who defended the text of Propertius which was published by P. Fedeli (Teubner, 1984). Heyworth and Butrica both attacked Fedeli, but G. Giangrande showed that they were wrong to do so, since Fedeli was right to avoid unnecessary textual alteration. Fedeli printed more or less the same text as Butler-Barber. Moreover, following in the footsteps of Butler-Barber, Fedeli published four very useful commentaries on Propertius' poetry. Heyworth relied on computers when writing his recent book (*Cynthia* [Oxford 2007]). However, he failed to study Propertius' Sprachgebrauch: cf. G. Giangrande in his forthcoming review of Heyworth's book. Giangrande demonstrates the weaknesses of the research method adopted by Heyworth.

Conclusion. The authors of this volume of articles have provided us with interesting discussions concerning the use of modern technology in Classical scholarship. The reader will note that many new indexes and concordances are now available, and can be employed by us in order to study Greek and Latin Sprachgebrauch and to obtain a better understanding of the history of ancient texts: cf. my review of the concordance to Nonnus' *Dionysiaca* which has been produced by Fritz Fajen and Manfred Wacht (*Myrtia*, forthcoming). Finally it should be noted that the papers contained in this volume were prepared for a congress which was presided over by Prof. Louis Holtz. In his concluding remarks, Prof. Holtz warns us to beware of unnecessary textual alteration. Instead, as G. Giangrande has taught us, we should try to explain the transmitted manuscript text by studying ancient Sprachgebrauch and contemporary authors.

HEATHER WHITE

A. BREITENBACH, *Kommentar zu den Pseudo-Seneca-Epigrammen der Anthologia Latina*, Hildesheim, Weidmann, 2009, 653 pp.

Esta edición de los setenta epigramas atribuidos a Séneca es *kolossal*. La parte preponderante de este gran volumen publicado por el Dr. Breitenbach (en adelante Br.) trata exhaustivamente de innumerables “*inhaltliche und formale Fragen*”, es decir -menciona al

azar-, “background” histórico y mitológico, géneros literarios, fuentes (Ovidio, Virgilio, etc.), sintaxis, ideas de la filosofía estoica, pornografía, “Wahnsinn”, “Thema des Weltuntergangs”, empleo de “Vergleiche”, “Motivgeschichte”, *adynata*, “Bett in der Liebesdichtung”, tópicos como “Liebe als Lebensform”, “Liebe als *furor*”, etc., y es sobremanera informativa gracias al loable “Sammelfleiss” de Br.: los “Register” II y III son de suma utilidad. Cada verso es ilustrado con un pormenorizado y rico comentario. En suma: un libro indispensable en cuanto a la información que Br. ha recogido.

Desdichadamente la “Textkritik” no es el punto fuerte de Br. Y ya es significativo que los epigramas editados lo sean sin *apparatus criticus* y que la “Textgestaltung” propuesta sea un fracaso, como demostraré aquí con el recurso a mi reseña de la edición de L. Zurli de *Anthologiarum Latinarum I: Anthologia Vossiana* (Roma, Herder, 2001) en *Myrtia* 17 (2002) 415-424, reseña que Br. no ha tenido en cuenta en demasiadas ocasiones, o bien porque pase en silencio sobre ella o bien porque no ha comprendido lo que allí escribí.

Ahora espero arrojar aquí una luz concluyente sobre ciertos pasajes de los epigramas en cuestión que los editores han maltratado. Y de paso recordar la utilidad que aún posee la monografía sobre la lengua poética de Séneca de L. Herrmann *Le théâtre de Sénèque* (Paris 1924). Veamos, pues, esos textos.

2.4 *Corsica, piscosis pervia fluminibus*. He explicado este verso en mi reseña citada de *Myrtia*, 416 s., utilizando para ello varios pasajes de Séneca, por lo que aquí me limitaré a resumir esa explicación, dado que los lectores pueden hallar todos los detalles en mi análisis citado. Séneca quiere decir que Córcega no es accesible para las *naves onerariae* porque no tiene puertos ni marítimos (*praeruptis inclusa saxis, importuosi maris*) ni fluviales. En cuanto a los ríos, Séneca distingue entre *flumina* navegables para las *naves onerariae* y *flumina* no accesibles para dichas naves y que designa como *flumina piscosa*: Córcega es sólo accesible (*pervia*) *piscosis fluminibus*, es decir, remando corriente arriba en *flumina piscosa* sólo navegables para botes de remos o lanchas de pesca (*naves piscatoriae*), pero no para *naves onerariae*. La conjetura *invia* de Shackleton-Bailey es un error, porque este estudioso no ha comprendido Sen. *Helv.* 9.1: Séneca no dice que Córcega no tenga ríos, sino que afirma que dicha isla no tiene ríos navegables para las *naves onerariae*. Ahora bien, Br. ha comprendido mi argumentación basada en los pasajes de Séneca (32 s.) y no ha podido refutarla, pero, con una contradicción que me parece inexplicable, acepta en su texto la conjetura de Shackleton-Bailey que admite ser errónea.

5.7 s. *quis -novus hic- hominum terramque diemque fretumque | permutat? Certe sub Iove mundus erat*. He mostrado, valiéndome de precisos paralelos lingüísticos y estilísticos, que las palabras *novus hic* son un *incisum*, y, además, he puesto en claro por qué Dorvillius conjeturó injustificadamente *dominus* para la lectura *hominum* (*op. cit.*, 417). Br. (51) afirma perentoriamente que dicha conjetura “muss” (*sic*) ser aceptada y que mi explicación “überzeugt nicht” porque en Verg. *Aen.* 4.10 leemos *quis novus hic nostris successit sedibus hospes*, de modo que *novus hic dominus* correspondería a *novus hic... hospes*. Br. no ha comprendido nada: la lectura *hominum* en vez de la conjetura *dominus* demuestra que *novus hic* es un *incisum* (cf. *Myrtia*, *op.cit.* n. 6) y que Séneca consideraba *novus hic* como un *incisum* en el verso de Virgilio. Es decir, leía *quis -novus hic - nostris successit sedibus hospes*. En suma: la sugerencia de Br. no es sino una hipótesis basada en una infeliz conjetura (*dominus*), en tanto que mi explicación está fundamentada en el *textus traditus* y, *par-dessus le marché*, indica que las palabras de Séneca *quis... hominum* son una feliz “Umkehrung” de la expresión virgiliana *quis... deorum* (*Myrtia*, *loc. cit.*). Y añadamos que

el contexto exige una oposición entre el ser humano (*quis hominum*) y el dios *Iuppiter* (*Iove*, v. 2). En suma: la conjetura que, según Br., “muss” ser acogida es, en realidad, un espectacular tropiezo.

6.1. La lectura del manuscrito *V unus amici* no es “unklar” (*sic* Br., 55): se trata de un *textus conflatus*, como he aclarado en *op. cit.*, 417 s., con el apoyo -lo que es metodológicamente resolutorio pero que Br. no ha visto- en otros casos de *textus conflatus* atestiguados en dicho manuscrito. Br., por lo que creo entender, nunca tiene en cuenta la “Arbeitsweise” de los copistas, lo que representa un error capital en materia de “Textkritik”. Las *lectiones conflatae* se encuentran bastante frecuentemente en los epigramas de la *Anthologia Latina*: cf., por ejemplo, la *lectio conflata quipfert* que he explicado en *Veleia* 2004, 339, n. 2, y que P. Paolucci (*Anonymi Versus Serpentina*, eds. L. Zurli, N. Scivoletto y P. Paolucci, Hildesheim, Weidmann, 2000, 150) no ha entendido adecuadamente: la docta estudiosa invoca unos pretendidos “scambi vocalici” y una no menos pretendida “epentesi eufonica di p”, que son un producto de su fantasía.

14.4 *regnaque partitis haec fuit una deis?* El texto está sano, como he subrayado en la reseña arriba citada (418). El sentido es: “¿Esta ciudad fue una y común para los dioses que se habían repartido entre ellos los dominios cósmicos?”. Br. (158 s.), si no entiendo mal, acepta (sin citarme) mi “interpretierende Uebersetzung des Verses”, pero cree que el pronombre *haec* constituiría “eine Schwierigkeit”. En realidad, como he subrayado en el lugar citado (n. 9), el empleo de *haec* es un “fenómeno sintáctico” normal, un hecho que se le ha escapado a Br.

14.8 *magnarum rerum magna sepulchra vides*. La lectura *magna*, que Br. no menciona ni siquiera en *passant*, es correcta, como he explicado en la citada reseña (418). Pero, *more solito*, Br. no ha hecho caso de mi explicación. De acuerdo con el v. 2 (*vix*), 40.5 y 20.7 s., el lector cree que encontrará un epíteto con el significado de “no grandiosos”, y los críticos, a los cuales Br. sigue maquinalmente, han propuesto *parva*, pero dicha conjetura es extremadamente violenta, como también he subrayado (*loc.cit.*, para la “paläographische Ferne” cf. el propio Br., 462). Tal inaudita violencia no es necesaria, puesto que es manifiesto que *magna* es irónico. Por ello escribí: “La ironía no sorprende, porque el verso 8 constituye el fin del epigrama” (*loc.cit.*). Huelga decir que el adjetivo *magnus* puede emplearse irónicamente, “in malam partem” (Forcellini, s. v., 4), “in peiorem partem” (*Thes.*, s.v., 135, 74 ss.), en el sentido “no grandioso”, “no imponente”, lo que Br. evidentemente ignora. El epíteto de Jerjes *magnus* (5.1-2 y 35.1), que deja perplejo a Br. (47), es irónico: el rey era “frevlerisch und hochmütig”, o sea, no “grande”, porque Grecia lo derrotó (cf. Br., 423), como el poeta pone de relieve (5.2 y 35.2: *Quid dubitas, Graecia, ferre jugum?*). Séneca consideraba a Jerjes como “wahnsinnig”; cf. Br., 441. Nótese que Séneca, como es su costumbre, ha preferido, en su *variatio*, la novedosa oposición entre *magnus* en su sentido literal y *magnus* en su sentido irónico. La “Ringkomposition” de este epigrama es admirable: los lectores, después de haber leído *vix* en el v. 2, en una primera impresión quedan desconcertados por *magna* en el v. 8, pero “the penny drops” (para este tipo de epigramas cf. mi monografía *L’humour des Alexandrins*) y comprenden que *magna* no puede sino ser irónico.

18.47 *spe duce per medias enavit Daedalus undas*. He demostrado en la mencionada reseña (418) que la lectura *undas* es correcta y elegantísima, lo que Br., sorprendentemente, no menciona ni siquiera de paso. Nótese que Br. ignora que Séneca se sirve de la *imitatio cum variatione*: en vez de usar la frase común *per medias auras* (véanse testimonios en Br., 227), el poeta emplea la *variatio per medias undas*, precisamente como en 26.1-2 en lugar

de la “Verbindung” corriente *carmina digna* escribe, como veremos, *crimina digna*. Br. no ha entendido que las *undas* son metafóricas.

18.60 *defessi numquam spem posuere rei*. La lectura *defessi rei* está sana, como he escrito en *Myrtia* 2002, 418 s.: un *reus defessus* está atestiguado en Tácito y, de todos modos, el epíteto *defessus*, aunque es “nie mit *reus* verbunden” (Br., 237), es evidentemente la variación escogida por Séneca para describir “das Bild des *ermüdeten Angeklagten*” (Br., *ibid.*), en el cual “Bild” muchos otros epítetos han sido empleados por los escritores.

18.63 *et dicit “Dura! nec te praesentia iungant”*. La lectura *iungant* es correcta: se trata de una hábil metáfora, tal como he indicado en la citada publicación (419), lo que Br. tampoco ha comprendido. Una vez más, Br. deja sin mencionar mi explicación y sólo cita a otros cuatro estudiosos que han propuesto conjeturas injustificadas (240). Su mutismo en lo tocante a mis contribuciones (cf. *Myrtia* 2002, 424) es muy difícil de justificar: quizás esté convencido de que Séneca nunca empleó metáforas.

26.1 s. *esse tibi videor demens quod crimina nolim scribere / patricio digna supercilio?* He argumentado en *Myrtia* 2002 (419 ss.) que este epigrama es una *recusatio* y Br. acepta mi interpretación (356 y 362: *recusatio*). Incluso escribe que mi explicación del epigrama es “reizvoll” (358) y “überzeugend”, pero concluye que la lectura *crimina*, que he explicado, no es en cambio aceptable y debe ser modificada en *carmina*, como propuso Scriverius, y aduciendo para ello tres razones que, como ahora mostraré, no se tienen en pie. En primer lugar, Br. (358) sostiene que, dado que la “Verbindung” normal es *carmina digna*, es necesario conjeturar *carmina digna* en los vv. 1-2 del epigrama. Pero Br. no parece saber que Séneca se sirve de la *imitatio cum variatione*: en vez de la locución común *carmina digna*, aquí ha empleado, como *variatio*, la locución *crimina digna*, exactamente como en 18.47 ha usado, en lugar de la frase corriente *per medias auras*, la variación *per medias undas* (cf. supra). En segundo lugar, Br. afirma que en el verso I la lectura *crimina* debe ser una “Verschreibung” porque *carmina* es la palabra “überliefert” en 15a.1. Pero Br. yerra: en 15a.1 la lectura del manuscrito es *crimina*: Zurli y Riese no modifican dicha lectura, pero han comprendido que *crimina* significa “metonymice” (cf. Forcellini, s.v. *crimen*, II) *carmina criminosa* (cf. Hor. *Od.* 1.16.2 *criminosi iambi*, y 15.1 *carmine mortifero... suffusa veneno*). En tercer lugar, Br. sostiene que el poeta se refiere a “Gewalttaten” y no a *crimina*, cuando la verdad es lo contrario. El “Leitmotiv” de la *recusatio* es que las muertes en combate (*bella cruenta*: 18.54) son *crimina* (Tib. 1.10.1-14; *crimina belli* en contraste con *pax* en Virg. *Aen.* 7.339: cf. Forbiger *ad loc.*). Los héroes homéricos son culpables de dichos *crimina*¹ a los ojos de los poetas que escriben una *recusatio*, y lo mismo vale para los combatientes en *caelestia bella* (*gigantum*), *caeli bella* (*Thes.*, s.v. *bellum* 1849,22. ss.: Ov. *Am.* 2.1.11, y Manilio): Br. considera “überzeugend” mi “Interpretation” de *primordia mundi* en el v. 5. Y del mismo modo Pélope y Diomedes eran responsables de actos que causaron “criminalmente” la muerte de seres humanos².

37.10 *nec vanos populi +favore+ magni*. Como Zurli y otros filólogos han comprendido, ese verso exige un infinitivo: la corruptela *favore* puede sanarse “restlos”, es decir, sin nin-

¹ Las palabras *Telamoniaden non aequo iudice victum* (v. 3) destacan que Ayante era el combatiente más valeroso, o sea más hábil en matar a los enemigos.

² Cf. *Myrtia*, ya citado, 419. Para Pélope cf. P. Paolucci, *Il Centone Virgiliano Hippodamia* (Hildesheim, Weidmann, 2006), nn. 75, 76 y 81. El sabotaje del carro de Enomao fue un crimen (*scelus*: *Hippo.* 98 en la edición de Paolucci).

guna dificultad paleográfica o sintáctica y en perfecta coherencia con lo que se lee en 28.6-7 y en 11.1-12, con la conjetura *fovere*, que es la única que precisamente Br. no menciona y que fue la que propuse en *Myrtia* 2002 (410 s.), un lugar al que remito para los detalles. El *usus auctoris* la corrobora: cf. el propio Br. (543: *fovere partem, partes*, etc.). Y, en cuanto a *vanos*, que Br. tampoco puede explicar (cf. su p. 462), véase igualmente *Myrtia* 2002, n. 7.

39.7-8 “*Frater erat?*” “*Nihil est, fecit quia Iuppiter illud*”./ “*Sed...*”. “*Qui non? Fecit Iuppiter!...*” “*hoc facitis!*”. Zurli y Scivoletto han mostrado agudamente que *Sed... hoc facitis* es una frase del poeta interrumpida por una pregunta. A mi vez, he demostrado que la pregunta es una objeción de la muchacha, como es evidente por la lectura *qui non*, que Zurli y Scivoletto no habían comprendido. En suma, el texto está sano y el v. 8 refleja un feliz humorismo. Mi explicación del v. se apoya en la lectura *qui*. Pero de todo esto Br., que no menciona dicha lectura ni mi esclarecimiento del texto (483 s.), no ha comprendido nada.

46b.2 *infida, Magne iacens Libya. Iacens* es un *participium pro verbo finito* y el texto está sano, como muestro en la publicación citada (420), aduciendo otro *participium pro verbo finito* atestiguado en 52.25. Para el *participium pro verbo finito* cf. lo que he escrito en *Veleia* 2005, 284, y *Veleia* 2006, 420. Br. (535) acepta la errónea conjetura *iacens*, sin mencionar mi explicación de *iacens*, lo que resulta sorprendente.

52a.5 s. *nec licuit nosse: senex dum membra cruenti / nudat...* He explicado la lectura *senex* detalladamente en mi reseña citada (420). Añádase que dicha lectura está confirmada por 52.9 ss. (*patribus, generum, socerum* indican la edad de los soldados). Br. (597) acepta la conjetura *nefas* y no dedica ni una palabra a mi aclaración del *textus traditus*. La conjetura *nefas* no sólo no está justificada, como he mostrado, sino que es también violentísima paleográficamente, lo que Br. habría debido comprender.

52.25 *scilicet ad patrios referens spolia ampla penates*. La lectura *referens* es un *participium pro verbo finito*, como he indicado en mi estudio citado (420): Br. (592), sin citar mi matización, cree que la conjetura de Müller *referes* es “überzeugend” porque desconoce el empleo del *participium pro verbo finito* en latín y no ha advertido que tal empleo está atestiguado dos veces en los epigramas (46b.2 y 52.25). Conclusión. El trabajo de Br. es sobresaliente en sumo grado como “Materialsammlung”, en tanto que, en mi opinión, deja mucho que desear desde el punto de vista de la “Textkritik”: *caveat lector*. Ojalá Br. hubiese tenido en cuenta mi citada reseña, que creo que es muy aleccionadora.

Y aún voy a permitirme hacer aquí una pequeña aportación que podríamos titular *Addendum aut Senecam ex Seneca σαφηνίζειν*. En esta reseña sobre el comentario de Breitenbach a los epigramas de Séneca creo haber demostrado que el poeta en el epigrama 26 de la *Anthol. Voss*. editada por Zurli ofrece un catálogo de los *crimina* (v. 1), es decir, de los delitos cometidos por héroes y dioses. Pues bien, en el v. 6 (*aut Pelopis currus aut Diomedis equos*) Séneca se refiere a las fechorías perpetradas respectivamente por el héroe Pélope (*heros* en *Hippod.* v. 55, ed. Paolucci; cf. A. S. Murray, *Who's Who in Mythology* [London 1988] 243 s.) y el también héroe Diomedes (cf. Murray, *op. cit.* 255: “fierce in war”). La alusión a los caballos antropófagos de Diomedes es clara, pero están por explicar las palabras *Pelopis currus* a las que los críticos no han acertado a dar una solución. Pélope cometió un delito, *scelus*, o sea, causó el *exitium* de Enomao (*Hippod.* vv. 98 s., ed. Paolucci), pues instigó a Mítilo a sabotear el *currus* del rey; por lo tanto, la expresión *Pelopis currus* no puede referirse al carro conducido por Pélope en la carrera, dado que dicho vehículo no pro-

vocó criminalmente la muerte de Enomao: la palabra *crimina* del v. 1 sólo puede referirse al carro sabotado, que era el de Enomao. Un pasaje de Séneca nos permite solucionar el problema que nos ocupa. *Currus*, en el v. 6 del epigrama, es un *pluralis poeticus* y el sentido de *Pelopis currus* es el de “el carro que era propiedad de Pélope”, así como el *pluralis poeticus currus* corresponde al carro de Enomao en *Hippod.* v. 87, ed. Paolucci. Séneca, en *Thyestes* 659 ss. (cf. Paolucci, *Hippod.* XXXI) escribe que el carro que había pertenecido a Enomao y que fue hecho pedazos a causa del sabotaje instigado por Pélope llegó a ser propiedad de éste, que lo exhibió en su palacio:

affixa inhaerent dona: vocales tubae
fractique currus, spolia Myrtoi maris,
victaeque falsis axibus pendent rotae
et omne gentis facinus.

Nótese el *pluralis poeticus fractique currus*. Séneca, que incluye el sabotaje del *currus* de Enomao en los *crimina* enumerados en el epigr. 26, designa tal sabotaje como *facinus*, es decir, un crimen, en *Thyest.* v. 662. En suma, el pasaje de Séneca *Thyest.* vv. 659 ss. explica las palabras *Pelopis currus* en el epigr. 26.5; además, el término *facinus* (=“delito”), con el cual Séneca, en *Thyest.* 662, designa el sabotaje (*falsis axibus*) del carro de Enomao, confirma, junto con *scelus* en *Hippod.* v. 98 ed. Paolucci, la lectura *crimina* en el epigr. 26.1 de la *Anthol. Voss.* editada por Zurli, que los críticos habían considerado como corrupta y que he demostrado que es correcta en esta reseña del comentario de Breitenbach.

Mi colega Heather White ha tenido la amabilidad de permitirme recoger aquí, en calidad de *post scriptum*, la siguiente nota, que considero relevante aquí: El profesor G. Giangrande ha mostrado que la lectura *crimina* en 26.1 es correcta. Séneca ofrece en su epigrama una lista de actos que juzga criminales (Pélope era, según la tradición que sigue el poeta, culpable de un *scelus*: cf. Riese, *Anthol. Lat.* I² 1, c. 11.98) y, de acuerdo con su inclinación por lo novedoso, ha modificado (*imitatio cum variatione*) la locución común *carmina digna* (Virg. *Ecl.* 8.10, *Ov. Am.* 1.3.20, *Ps. Gallus G. I. F.* 2005, 341, epigr. c., vv. 1 s.) en *crimina digna*, tal como ha alterado en 18.47 la expresión corriente *per medias auras* en *per medias undas*. Es importante, a mi juicio, añadir que las palabras de Séneca confirman de modo concluyente la explicación que Giangrande ha dado de la lectura *crimina* y que Breitenbach no ha percibido. El verbo *scribere* con acusativo puede significar “componer un poema” o “tratar acerca de...” (cf. Forcellini, s. v. *scribo*, y D. P. Simpson, *Cassell's New Dict.*, s. v. *scribo*: “Write about a subject”). Ahora bien, *quod... non scribam* en v. 5 no puede sino significar “porque no trato acerca de...” y en la frase exactamente paralela *quod crimina nolim scribere* de los vv. 1 s. el verbo *scribere* evidentemente tiene el mismo sentido, o sea, que dicha frase significa “porque no quiero tratar acerca de...”. Y, además, en la frase paralela del v. 4 *praeteream...* no significa “porque no compongo”, sino “porque no menciono”, es decir, “porque no trato acerca de...”. En conclusión, la lectura *crimina* en el v. 1 es *le mot juste*, es decir, el complemento apropiado para *scribere* en el v. 2.

GIUSEPPE GIANGRANDE

PETRONIO ÁRBITRO, *El festín de Trispudientillo (Cena Trimalchionis)* [Satiricón: 26, 7-78, 8], Advertencia Preliminar, Revisión del Texto Latino, Notas y Epílogo: Matías López López. Traducción: Marta Sampietro Lara y Matías López López, Barcelona, PPU, 2007, 2009 pp.

A pesar de que existen en nuestro país excelentes traducciones de Petronio, esta nueva edición ocupa un lugar destacado entre todas ellas al ofrecer al tiempo un texto limpio y depurado, una estupenda traducción y una extensa colección de notas -754 en total- que pretenden aclarar los muchos pasajes oscuros de la obra.

En la fijación del texto se sigue un término medio entre las ediciones de Díaz y de Müller, sin renunciar por ello a la independencia crítica: en no pocas ocasiones López López se separa de la autoridad de ambos filólogos, adopta otras lecturas e incluso aventura nuevas interpretaciones. Una única observación: a mi juicio, no merecen tanto respeto las grafías del manuscrito único, por lo que no creo que se deba conservar el doblete *nausia* (64.6) / *nausea* (78.5).

La excelente traducción, ceñida, castiza y jugosa, aspira a reproducir en lo posible el lenguaje del original y el ambiente cateto, provinciano y pretencioso que en ella se refleja; y a fe que lo consigue. Éste es el motivo de que se hayan vertido al castellano los nombres parlantes, por lo general con elegancia y gracejo: ‘Trispudientillo’ (Trimalquión; quizás hubiera sido preferible un más claro ‘Trespudientillo’, cf. ‘tresdoble’, ‘tresañejo’), ‘Fidel’ (Gíton), ‘Hilarión’ (Gayo; pero en 30.4 *G. noster* es ‘nuestro amo’), ‘Yo-te-perfumo’ (Cínamo), ‘Taja’ (Carpo), ‘Floriáureo’ (Crisanto), ‘Renglón’ (Estico), ‘Incansable’ (Ascilito), ‘Tallatumbas’ (Habinas), etc. Razonablemente, quedan fuera de este intento nombres como Agamenón o Menelao; no se ve tan claro, en cambio, por qué se ha respetado el de Fortunata. El tono chabacano de la lengua de los libertos se imita empleando vulgarismos como *calamidá*, *negao*, *pa’*, *muncho*, *haiga*, *nescidá*. A mi juicio, sin embargo, no se hubiera debido usar la misma libertad cuando el relato está en tercera persona (*paratissimus* es en 31.6 *mu’ echao p’ adelante*, *buen rollo* en 74.8 *hilaritas*).

Tiene toda la razón López López cuando afirma que Petronio es uno de los autores más difíciles de toda la Literatura latina. Por ello me permitirá que manifieste mi humilde discrepancia con algunas de sus traducciones: muchas veces -es verdad- la interpretación depende del gusto personal y a menudo la divergencia estriba sólo en una pequeña diferencia de matiz. Veamos: *obiter* (31.3) no es ‘a la sazón’, sino ‘de paso’ (así se traduce en 38.3); *aliquot figuras exprimeret* (34.9) es mejor ‘tomó varias posturas’ que ‘mostró diversas figuras’; *cenaculum* (38.10) equivale antes a ‘cuchitril’ que a ‘cubil’; *cella* (38.15) es ‘bodega’ (al. *Keller*) y no ‘despensa’; *terra mater* (39.15) ‘madre tierra’ mejor que ‘la tierra, madre nuestra’; *altitia* (40.5 y 65.2) ‘aves de corral’ mejor que ‘aves cebadas’; *minoris quam muscae sumus* (42.4) ‘valemus menos que moscas’ y no ‘somos aún menos que moscas’; *annona* (44.1) mejor ‘el abasto’ que ‘la precariedad del abastecimiento’; *non tantum sibi placeret* (44.14) ‘no se daría tanto pisto’ mejor que ‘no se las daría de listo’; *carnarium* (45.6) ‘la escabechina’ mejor que ‘la sangre’; *tertiarius mortuus pro mortuo* (45.11), ‘el suplente, un muerto por un muerto [i.e, un ‘muerto’ reemplazando a un muerto]’ mejor que ‘el tercero, un suplente de muerto’; *adhibete* (45.12) ‘¡más latigazos!’ (de ahí el *secti sunt* siguiente) mejor que ‘¡que os jodan!’; *in ingenuum nasci* (57.11) ‘nacer libre [literalmente, como libre]’ y no ‘nacer entre libres’; *indecenter* (58.1) ‘desvergonzadamente’ mejor que ‘insolentemente’; *caepa cirrata* (58.2) ‘cebolla con rizos’ (por los bucles del

pelo de Gíton: la *comula besalis* a la que se alude después) y no ‘cabeza de chorlito’; *fidem habere* (58.11) ‘tiene crédito’ y no ‘vale’; la paronomasia *insolenter solent* (59.3) equivale a ‘como suelen con insolencia’ mejor que a ‘infrecuente costumbre’; *diductis lacunaribus* (60.3) ‘abriéndose el artesonado’ y no ‘sacudido de entre el artesonado’; *super eam puerum plorantem* (71.8) ‘sobre ella un esclavo llorando’ mejor que ‘un esclavo en lo alto llorando’; *diduxit usque ad cameram os ebrium* (73.3) ‘abrió su boca ebria hasta el techo’ mejor que ‘abrió su boca de beodo mirando al techo’. El ‘higo chumbo’ (35.3), por fin, es una especie exclusivamente americana.

En las notas, a menudo de gran extensión, se dilucidan muy diversas cuestiones con solvencia y acribia. Especial atención se presta a las ‘unidades fraseológicas’, divididas en unidades ‘dependientes’ e ‘independientes’ desde un punto de vista sintáctico (todo ello se explica en p. 194). Asimismo se destaca el ‘intertexto’ (la deuda con Plauto), pero particularmente se advierte la huella de las lecturas filosóficas: en no pocos pasajes de Petronio cabe señalar un eco de Séneca, lo que no deja de tener su importancia para la datación de la obra. Y siempre, en cualquier caso, se trata de dar sentido a las frases petronianas, a veces tan difíciles de entender.

Se podrá estar o no de acuerdo con algunas interpretaciones, parecerá quizá demasiado rebuscada la solución dada a otros pasajes. Con todo y con eso, el libro de López López y Sampietro Lara es la mayor aportación que haya hecho la Filología española moderna a los estudios petronianos, y ello desde el buen hacer crítico, el sentido común, la galanura literaria y el buen humor, no siempre presentes -infortunadamente- en las obras un tanto plomizas de nuestro gremio.

JUAN GIL

ENRIQUE ÁNGEL RAMOS JURADO Y ANTONIO SANCHO ROYO (ed., trad. y notas), *Léxico de terminología retórica griega: figuras y tropos*, Zaragoza, Libros Pórtico, 2009, 455 pp.

Hay ocasiones –no muchas quizá– en las que aparecen publicaciones que ponen a disposición del estudioso de una disciplina un material de trabajo poco accesible hasta ese momento por su dificultad intrínseca. Se impone, literalmente, que sus autores se adentren sin temor en un territorio a menudo complejo y de extrema aridez para poner ante los ojos del lector, ordenado y libre de oscuridad, un caudal de información del que hasta entonces se había prescindido por la dificultad de acceder a él. Éste es el caso de la reciente edición del *Léxico de terminología retórica griega: figuras y tropos* a cargo de los profesores Ramos Jurado y Sancho Royo, de la Universidad de Sevilla, que es la culminación, según explican los propios autores, de un proyecto financiado por el Ministerio de Educación y Ciencia: “Nuevo Léxico de Terminología Retórica Griega: Tropos y Figuras” (HUM2006-00649).

La retórica griega es uno de los apartados más complejos y enrevesados con los que ha de enfrentarse el helenista, y no digamos ya el especialista en retórica o en teoría de la literatura que carece de un conocimiento avanzado del griego. Los textos antiguos, bien

oscuros de por sí, carecen por añadidura de ediciones actualizadas y, por supuesto, de traducción a cualquiera de las lenguas modernas. Por ello las recopilaciones tradicionales de Walz (*Rhetores Graeci* [Stuttgart 1832-6]) y Spengel (*Rhetores Graeci* [Leipzig 1853-6]) siguen siendo las referencias obligadas y han sido reimpresas sin más en el siglo pasado (Osnabrück 1968, y Frankfurt 1966, respectivamente), mientras que las herramientas interpretativas que hemos utilizado generaciones de filólogos son, en primera instancia, el *Manual de retórica literaria* de Lausberg (Madrid 1969), o su versión abreviada (*Elementos de retórica literaria: introducción al estudio de la filología clásica, románica, inglesa y alemana* [Madrid 1975]), y, a pesar de su antigüedad, el imprescindible *Lexicon Technologiae Graecorum Rhetoricae* de Ernesti (Leipzig 1795, Hildesheim 1983). Se imponía, pues, iniciar la tarea de actualizar y hacer accesible a los especialistas este *corpus* textual que comprende todas las precisiones conceptuales, explicaciones y ejemplos que la Antigüedad nos ha legado sobre lo que desde la época helenística es una disciplina –la retórica– que se encuentra en el corazón de la producción literaria en verso y en prosa.

El nuevo *Léxico de terminología retórica griega* es un primer paso en esta dirección, concretamente en el apartado de las figuras y los tropos, el más útil sin duda para el especialista moderno en retórica y teoría de la literatura. Cabe decir, para empezar, que los autores ya acreditan una larga experiencia en el manejo y la interpretación de textos de esta índole: Enrique Ramos en el terreno de la filosofía neoplatónica o en su propia traducción de *De vita et poesi Homeri* del Pseudo-Plutarco para la Biblioteca Clásica Gredos (*Sobre la vida y la poesía de Homero...* [Madrid 1989]), y Antonio Sancho, por ejemplo, con su versión de Hermógenes (*Hermógenes. Sobre los tipos de estilo...* [Sevilla 1991]). En esta ocasión parten de las recopilaciones clásicas de Walz y Spengel (vols. VIII y III respectivamente) y la enriquecen con textos procedentes, entre otros, del *De elocutione* de Demetrio y del citado Pseudo-Plutarco según las ediciones citadas en la introducción. El material resultante queda perfectamente ordenado en las entradas correspondientes, que se introducen con el término griego acompañado de su transcripción en caracteres latinos o, de existir, por el término castellano. Los textos de los rétores griegos, con clara mención de la fuente, vienen seguidos inmediatamente por una cuidadosa traducción directa al español que, en el caso de las citas de los autores áticos, suelen proceder de las ediciones de la Biblioteca Clásica Gredos. Acompaña al lector en todo momento un riquísimo aparato de notas que ilustra acerca de las consideraciones de Ernesti o del manual de Lausberg sobre el particular o incluso sobre la ausencia en Ernesti o en Lausberg del término analizado, a lo que se suman citas de Hermógenes, de los autores clásicos o de los Padres que completan la información suministrada y nos permiten cotejarla con la que se puede encontrar en los manuales tradicionales. Cierra la obra finalmente un imprescindible índice griego de toda la terminología retórica para acceder directamente a la página correspondiente.

Un repaso pormenorizado de las entradas, desde las más simples a las más complejas, revela un cuidado extremo en la presentación y ordenación de los textos griegos y en las versiones españolas, de modo que las escasas erratas son irrelevantes e imputables a la inevitable lucha con la informática. La entrada dedicada a la “metáfora”, por citar una de las más extensas, es un ejemplo ilustrativo del método expositivo empleado (págs. 257 ss.). Los autores remiten en nota a las páginas correspondientes de Lausberg y Ernesti, mencionando de paso la sorprendente parquedad de las consideraciones del segundo, que se limita a la referencia aristotélica (*Po.* 21) y remite, por lo demás, a Cicerón (*De orat.* 3) y Quintiliano (8.6). A continuación, un rico *corpus* textual se organiza en dos subapartados:

definición y clases. En ambos se incluyen los textos procedentes de las recopilaciones de Walz y Spengel (Trifón, Querobosco, Gregorio de Corinto, los anónimos, etc.) y, en lo que respecta a las clases, la información se completa con las consideraciones del Pseudo-Plutarco (2.20) sobre las metáforas homéricas y los extensos juicios estilísticos de Demetrio sobre el uso de los distintos tipos de metáfora (*Eloc.* 78-89).

En definitiva, este nuevo *Léxico de terminología retórica griega: figuras y tropos*, amplía y actualiza la información y los textos empleados en los manuales de referencia, sobre los que se construye críticamente. Pone además al alcance del lector español, particularmente del que no está familiarizado con la lengua griega, un material imprescindible para el conocimiento profundo de la retórica legada por la Antigüedad, algo que es de extrema utilidad tanto para el filólogo clásico como para los que trabajan en el campo de la retórica o la teoría de la literatura. El trabajo de los profesores Ramos Jurado y Sancho Royo es un primer paso en la ardua tarea de presentar al lector moderno los textos menos conocidos de la especulación retórica en el mundo griego antiguo.

JOAQUÍN RITORÉ PONCE

E. RUIZ YAMUZA, *Tres verbos que significan "deber" en griego antiguo*, Zaragoza, Pórtico, 2008, 190 pp.

Como el propio título recoge, estamos ante una obra cuyo objetivo es el análisis diacrónico de tres verbos que significan obligación en griego antiguo: $\chi\rho\eta$, $\delta\acute{\epsilon}\omega$ y $\acute{o}\phi\epsilon\acute{\iota}\lambda\omega$, un análisis exhaustivo en el que se combinan de manera coherente los datos de la sintaxis tradicional con las aportaciones más recientes, especialmente desde el campo de la sintaxis funcional y cognitiva. El resultado de todo ello es una obra completa y minuciosa, desde una perspectiva que está demostrando en los últimos años que aporta enfoques novedosos que enriquecen nuestra visión de la lengua griega.

El estudio distingue las etapas del griego micénico (para el verbo $\acute{o}\phi\epsilon\acute{\iota}\lambda\omega$), griego homérico, griego posthomérico y griego bíblico y neotestamentario, y proporciona abundantes ejemplos a partir de búsquedas en el TLG y el Bible Windows, si bien –con buen criterio– no se consideran todos los autores con la misma importancia. Las traducciones son originales de la autora, son versiones muy literales para que se pueda comprender la estructura que subyace en cada caso, y cuando es necesario se acompañan de paráfrasis y traducciones alternativas. Amén de la complejidad intrínseca de los verbos estudiados, la autora reconoce que se ha encontrado con dificultades de diverso tipo, desde la necesidad de ofrecer amplios contextos en los que situar los ejemplos para poder comprenderlos con todos sus matices, hasta los intentos de cubrir la ausencia de hablantes competentes lingüísticamente con los recursos disponibles –gramáticas, léxicos y comentarios– pasando por la influencia determinante de la tradición literaria.

El análisis se articula en tres niveles. El primero, el nivel descriptivo, en el que se analizan los empleos deónticos y epistémicos de estos verbos diacrónicamente. El segundo nivel abarca la explicación de los cambios y desplazamientos semánticos de estos verbos diacrónicamente. El tercer nivel está constituido por la hipótesis que justifique los cambios de las estructuras.

El primer verbo que se analiza es ὀφείλω. Se parte de la forma ὀφέλω, radical temática, con los significados de “acrecentar” y “deber”, documentada en griego micénico con valor deóntico. En griego alfabético este verbo sólo aparece en tiempo pasado (con o sin aumento ὄφελ-/ ὄφελ-), queda desplazado a la función secundaria de expresar un deseo irrealizable y acaba lexicalizándose como adverbio de deseo, con el significado de “ojalá”, y se construye con verbos en forma personal. Secundariamente se crea una forma con sufijo nasal *ὀφέλω, que según los dialectos se realiza como ὀφείλλω / ὀφέλλω y que conserva los mismos valores que el radical. El sentido de “tener una deuda” es el dominante en época posthomérica, pero el sentido “deber” persiste hasta el Nuevo Testamento, con valores modales deónticos y epistémicos, siendo mayoritarios los deónticos. Se propone la siguiente hipótesis sobre la evolución de este verbo (pp. 55-59): el primer desplazamiento semántico se produce desde el sentido “aumentar”/ “incrementar” al sentido “tener una deuda”; el segundo desde el sentido “tener una deuda” a “deber hacer algo”, es decir, a expresar una modalidad deóntica, y un tercer desplazamiento semántico desde “deber hacer algo” a “deber de ser algo de alguna manera”, expresando modalidad epistémica. La autora considera difícil de explicar el primer desplazamiento, y para el segundo y el tercero propone como explicación un proceso metafórico.

El sentido básico del verbo δέω es “faltar”, y así aparece atestiguado en los poemas homéricos (como δεύομαι) con régimen genitivo. Secundariamente desarrolla la noción de “necesitar”, cuando a la noción de “faltar” se añade el deseo de llenar esa carencia, y luego se desplaza hasta “expresar necesidad de acción en tanto que determinación, imposición, obligación, en cualquiera de los ámbitos en que esta imposición es posible: ámbito civil, personal, moral, intelectual” (p. 97), y tenemos así la modalidad deóntica. Los usos de δεῖ con valor epistémico son más complejos: hallamos casos solapados con el valor deóntico y casos en que no se aprecia la noción de implicación personal del hablante, condición indispensable para el valor epistémico. También se encuentran ejemplos ambiguos, en los que el verbo puede interpretarse como deóntico o como epistémico y el contexto no es concluyente; y ejemplos fundidos, en que los valores deóntico y epistémico permanecen simultáneamente y no se excluyen.

En conclusión (pp. 181-184), los tres verbos presentan uso deóntico y epistémico, siendo el primero el uso por defecto. La categoría se articula de forma gradual, con zonas nucleares, centrales y periféricas, hay ejemplos ambiguos, y en muchas ocasiones el contexto es el que termina con la ambigüedad, aunque en otros casos no es así y en otros caben los dos valores, sin que se excluyan ni sean contradictorios. Las tres formas pueden expresar “deseo imposible” gracias al concurso del sentido contrafactual que se desprende del tiempo pasado aplicado a una situación presente y el componente de voluntad del hablante implícito en estos verbos. Las formas de la raíz ὀφείλω son las que más aparecen en este uso hasta que se gramaticaliza totalmente.

Para explicar cómo se produjeron los desplazamientos semánticos (p. 180), y aunque la autora considera que no están suficientemente documentadas las primeras etapas del desarrollo de esta estructura, considera que en todas las formas subyace el sentido que se manifiesta en χρῆμα “lo que uno usa”, “cosa”; a partir de aquí, puede suponerse una estructura posesiva con verbo copulativo, con el significado de “ser cosa de”, “ser adecuado a”, “ser perteneciente a”, y sobre esta estructura posesiva se habría producido la evolución al sentido “deber” por un proceso metafórico.

La forma $\chi\rho\eta$ aparece en los textos homéricos en estructuras en que podría analizarse como un sustantivo de una oración nominal pura, aunque también hay quien considera que en Homero la forma es ya verbo. En Homero puede percibirse que expresa contenidos deónticos, aunque con matices y puntualizaciones, y no hay ejemplos con valor epistémico. En el griego posthomérico, la estructura sigue extendiéndose. Con valor deóntico, lo preponderante es que aparezca $\chi\rho\eta$ con infinitivo y mayoritariamente con acusativo. En cuanto a su significado, es complicado determinar la naturaleza de la obligación porque abarca una extensa gradualidad. También se documenta con valor epistémico, aunque el deóntico es mayoritario.

REGLA FERNÁNDEZ GARRIDO

JOSUÉ J. JUSTEL, *La posición jurídica de la mujer en Siria durante el Bronce Final. Estudio de las estrategias familiares y de la mujer como sujeto y objeto de derecho*, Zaragoza, Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo, Serie Próximo Oriente Antiguo, 2008, 354 pp.

La presente obra tiene un gran interés para el investigador del mundo antiguo. En primer lugar, por su marco geográfico y cronológico: el Próximo Oriente Antiguo, concretamente la Siria del Bronce Final, zona donde se produjeron importantes procesos políticos, económicos, sociales y culturales que tuvieron una gran repercusión en épocas posteriores y en zonas no sólo restringidas a aquel área geográfica, sino que alcanzaron también la cuenca mediterránea arcaica y clásica. En segundo lugar, por su objeto de estudio: la posición jurídica de la mujer, donde se unen dos aspectos: género y derecho, importantes para la comprensión de fenómenos sociales y económicos, siempre estimulantes para el historiador.

El autor define de forma muy precisa el título de su trabajo, al que apostilla con un subtítulo donde se concreta aún más su ámbito de interés, esto es, las estrategias familiares y de la propia mujer, utilizadas para permitir determinadas actuaciones destinadas a su supervivencia dentro de la sociedad y de los límites del derecho.

Las fuentes analizadas por J. Justel proceden, principalmente, de cuatro archivos pertenecientes a importantes yacimientos de la zona de Siria: Ras Shamra-Ugarit, Tell Añana-Alalah, Tell Meskéné-Emar y Tell Munbaqa-Ekalté. No margina, sin embargo, otros ámbitos cronológicos y geográficos como la Mesopotamia paleobabilónica y neobabilónica, Mari, Nuzi, Hatti e Israel antiguo. El tipo de documentación utilizada pertenece a códigos y normas legales y textos jurídicos sobre el derecho familiar. La investigación se apoya en una abundante bibliografía.

En ocho capítulos, el autor desgana su estudio de manera precisa y pormenorizada, analizando y sometiendo a crítica la información tan parca y poco elocuente que caracteriza a este tipo de fuentes y a estos archivos próximo-orientales. En el capítulo I, realiza una introducción exponiendo los motivos para abordar una nueva investigación histórica sobre mujeres, donde realiza la delimitación espacio-temporal y muestra los objetos, metodología y estructura de aquella.

En el capítulo II, dedicado al papel activo y pasivo de la mujer en el derecho matrimonial, estudia, entre otros aspectos, la naturaleza del matrimonio, los tipos de matrimonio documentados en la Siria del Bronce Final, la capacidad de la mujer de iniciar o no su

matrimonio, la mujer como tutora de la novia, la dote, las prácticas poligénicas, las causas y consecuencias del divorcio y el estatus de las divorciadas, la residencia del matrimonio, la adopción matrimonial, el levirato y el sororato.

A continuación, se detiene en el papel de la mujer dentro de la práctica de las adopciones, donde se observa la situación familiar de las adoptantes, los deberes y derechos de éstas, así como el papel activo de la mujer adoptante y el papel pasivo de la mujer adoptada.

Posteriormente, analiza las implicaciones de la mujer en la herencia y muestra de nuevo dos aspectos de una misma moneda: por una parte, los fenómenos relacionados con la mujer testadora y, por otra, los relacionados con la mujer beneficiaria o no de las disposiciones hereditarias. También estudia en este capítulo la concesión de estatus legal masculino a mujeres, centrándose en dos archivos, el de Emar y el de Ekalte.

El capítulo V está dedicado a los procesos legales en los que se vieron envueltas las mujeres de la Siria del Bronce Final. En el capítulo VI, se detiene en las operaciones económicas que podían realizar las mujeres como vendedoras o compradoras de bienes, en el papel de la mujer en las donaciones de propiedades, en las operaciones de empréstito, tanto como acreedoras y redentoras de deudas como deudoras.

En el capítulo VII, se centra en la esclavitud a mujeres, en los motivos que llevaron a esta situación: por deudas propias, del marido, del progenitor y en el uso dado por la sociedad siria de mediados del II milenio a.C. a las esclavas.

Por último el autor estudia las prácticas jurídicas en las que estuvo envuelta la mujer, en su papel dentro de la familia, concretamente como esposa, hija, madre, hermana y abuela y en su posición dentro del contexto social e histórico.

El estudio finaliza con unas conclusiones precisas y ajustadas al tema, a las fuentes y a los ámbitos espacio-temporales sin más pretensiones y donde el autor reconoce la temporalidad y parcialidad del propio estudio que augura será sometido a revisión en la medida en que aparezcan nuevos trabajos a partir de la documentación existente y de la que está aún por descubrir. Indica, además, los caminos a seguir para nuevos estudios sobre el tema.

Cada uno de los puntos tratados en los capítulos finaliza con un apartado de conclusiones, donde se recapitula y resume el contenido para facilitar la asimilación de lo tratado. Los índices que enmarcan la obra son muy detallados y útiles, donde se encuentran con facilidad los temas generales, los textos tratados, los antropónimos, los teónimos, los topónimos, los términos y expresiones, y las principales materias. El autor muestra una gran capacidad de investigación y análisis y un conocimiento preciso y necesario de las lenguas semíticas en esta publicación de su tesis doctoral, leída en la Universidad de Zaragoza en 2007. Se echa en falta, sin embargo, una mayor delimitación cronológica, como el uso de cifras redondas, y un mayor cuidado en la publicación, puesto que los abundantes errores tipográficos y de formato, que se encuentran a lo largo de la obra, dificultan la agilidad de la lectura y, en ocasiones, la comprensión de lo escrito.

Destacaría de este estudio un aspecto recurrente en las fuentes jurídicas próximas-orientales: la capacidad de utilizar subterfugios legales para salvar los escollos que los límites de la sociedad ponían a los individuos, en este caso concreto a las mujeres, para desarrollar plenas capacidades. El hecho llamativo de dar estatus masculino a una hija cuya familia no tenía varones, o a una viuda o la adopción del novio de la hija hablan de esos límites impuestos al género femenino para gestionar el patrimonio y los cultos familiares y,

también hablan de la capacidad de utilizar mecanismos indirectos por parte de quienes no tenían esos límites para salvar precisamente esos escollos.

Los estudios de género o de mujeres, que para el caso se identifican plenamente en la investigación dentro del ámbito de las humanidades, están muy demandados por el conjunto de la sociedad. Sin embargo, no deben ser un fin en sí mismos, sino una pieza más para la reconstrucción histórica de las sociedades antiguas y modernas. La sociedad debe estar interesada en conocer cómo vivía la mujer, cómo era tratada y considerada en el mundo antiguo, en ámbitos geográficos distintos y, al mismo tiempo, tan relacionados como el Próximo Oriente, Egipto, Grecia y Roma puesto que la herencia de aquel mundo se deja sentir en el presente.

PILAR PAVÓN

GENARO CHIC GARCÍA, *El comercio y el Mediterráneo en la Antigüedad*, Madrid, Akal, 2009, 494 pp.

El Profesor Chic nos presenta este estudio sobre la economía del Mediterráneo antiguo a modo de resumen de sus más de treinta y cinco años de actividad investigadora y docente. En efecto, la obra es el compendio de una experiencia vital y científica que no solamente ha girado en torno a lo referente a la economía del mundo antiguo, sino que se ha preocupado del análisis del hombre en la historia como un concepto general, que no entiende de las artificiosas, a la par que necesarias, divisiones temporales que establecemos los especialistas para facilitar nuestro trabajo.

Coincide este libro con la jubilación de su autor, lo que hace que la obra adquiera un valor aún más importante. Esto no significa, ni mucho menos, que nos encontremos ante un punto final en la tarea científica del Profesor Chic. De hecho, consideramos que los novedosos planteamientos que aquí se aportan constituyen un punto de partida para futuros trabajos, no sólo para el autor de la obra, sino para otros especialistas que se han sumado (nos hemos sumado) a esta interesantísima forma de entender la forma en la que los humanos concebimos la realidad de las cosas. En efecto, las teorías que Chic presenta de manera conjunta y uniforme en este trabajo han sido el motor de su actividad científica y docente de unos años a esta parte. A partir de las mismas, se ha ido creando una nueva forma de contemplar los procesos sociales e históricos que ha dado su fruto en un grupo de trabajo denominado “economía de prestigio vs. economía de mercado”, cuyos planteamientos analizaremos más adelante, dado que están presentes en el conjunto de la obra que aquí reseñamos. En este sentido, el Profesor Chic ha ejercido de maestro en el más amplio sentido de la palabra, que además de haberse dedicado a enseñar a sus alumnos, ha pretendido (y conseguido) principalmente aprender de ellos. Por eso, no debe resultarnos extraño que las obras de quienes hemos sido sus discípulos constituyan una parte destacada del sustento bibliográfico e intelectual del trabajo que analizamos. En efecto, el hábil magisterio del Profesor Chic ha encaminado a sus alumnos hacia el trabajo en diversas facetas del estudio histórico del ser humano, constituyendo a la vez un proceso de retroalimentación tanto para el maestro como para los discípulos, proceso que, como hemos dicho, queda patente en este libro.

Por poner algún pero al trabajo, señalaremos que, junto a los ineludibles problemas de edición, en absoluto achacables al autor, echamos en falta, ante la densidad del texto, la

presencia de una mayor cantidad de material gráfico, que apoye la lectura y facilite la comprensión de conjunto. El hecho de que no aparezca ni un solo mapa no contribuye a esto que acabamos de señalar, aunque no resta validez a nada de lo que en el libro se expone.

Presenta la obra dos partes diferenciadas. En la primera, la más densa, pero a la vez la más interesante por lo novedoso, el Profesor Chic se dedica a exponer los planteamientos referentes al prestigio y al mercado que hemos señalado con anterioridad, usando para ello ejemplos de diferentes momentos históricos, aunque primando los referentes al Mediterráneo antiguo por dos motivos básicos: en primer lugar, porque es el período histórico que mejor domina el autor, de manera que su conocimiento sobre la realidad socioeconómica de la Antigüedad le permite encontrar referentes históricos de este período para todos los procesos y cuestiones que quiere explicar. La segunda de las razones, ligada, claro está, a la primera, es que el autor ha decidido hacer una obra de historia antigua, aunque hay que reconocer que desde una perspectiva que es a la vez sincrónica y diacrónica, que huye de las parcelaciones que hemos mencionado al principio. En el segundo de los bloques, el autor nos va a ejemplificar todo lo desarrollado en el primero escogiendo para ello, por los motivos que acabamos de señalar, el mundo del Mediterráneo Antiguo, desde el comienzo de la Edad del Hierro hasta las invasiones bárbaras del siglo V de nuestra era.

El primer bloque nos presenta una novedosa forma de entender la historia, que nace del esquema de horizontes mentales integrados que Chic desarrolló hace ya unos años y que consideramos que fue el germen a partir del cual el autor comenzó a pergeñar ese esquema de dualidad dentro del ser humano que debe ser tenido en cuenta a la hora de efectuar cualquier tipo de estudio sobre él, incluyendo, por supuesto, los de historia. Los casos particulares se integran en los colectivos y van dando lugar, mediante la conjunción de emoción y razón, a una serie de integraciones progresivas que, a ojos de Chic, posibilitan la aplicación de un lenguaje matemático a la hora de componer los trabajos de historia. Como ejemplo práctico de esto que acabamos de señalar, el autor presenta el gráfico que explica su teoría de los horizontes mentales integrados. Ante esta coyuntura, y otras que aparecen a lo largo del trabajo, podría parecer que no nos encontramos ante una obra de historia. Y en efecto esta no es sólo una obra de historia, sino que aquí se tocan, especialmente durante el primer bloque, aspectos referentes a la neurociencia, la filosofía, la economía y otros muchos que nos sirven para hacernos a la idea de que la historia, como otras muchas disciplinas, debe contemplarse como parte de un conjunto constituido por el estudio del hombre desde esa doble perspectiva que tan bien presenta el autor. Esa dualidad se expresa, ya desde las primeras páginas del trabajo, en la diferenciación clara entre razón y emoción, mito y lógica, colectividad e individualismo, progreso y pasado, lo cualitativo y lo cuantitativo, el hombre y la mujer, y como consecuencia de todo ello el prestigio y el mercado. Toda esta concepción dual afecta de manera esencial al tiempo y al espacio, variables a partir de las que, como sabemos, se construye el discurso histórico y la disciplina misma de la historia. En efecto, la distinción entre todas estas variables duales que acabamos de presentar contribuye a la existencia de un tiempo mítico y uno lógico. Algo semejante sucede con el espacio. Las circunstancias de unos y otros estarán determinados en ambos casos por aspectos directamente relacionados con la emoción, en el caso de lo mítico y con la razón, en el campo de lo lógico. Pero esto no significa que nos encontremos ante realidades separadas ni excluyentes. Nada más lejos de la realidad. El ser humano necesita de manera perentoria de ambas vertientes de su ser para construir la realidad. Esto, en un tiempo supuestamente racional (más bien racionalista), como el que nos ha tocado vivir, podría hacernos contemplar estas teorías como erróneas o, cuando menos, como arcaicas y alejadas de nuestra forma de entender el

mundo. El autor se encarga de demostrarnos que la fe en la razón como motor de la realidad contemporánea del hombre no deja de ser una creencia, porque la ciencia, como ejemplo palpable de esta racionalización del hombre, no puede considerarse inmutable. Los axiomas son creencias que devienen de la ciencia, y que, como la ciencia misma, evolucionan y varían, al igual que lo han hecho a lo largo de la historia. Nuestro sistema racionalista es, en realidad, un sistema de creencias fruto de la conjunción entre la emoción y la razón. Por eso, señala Chic que no existen en realidad tantas diferencias entre las sociedades antiguas y las contemporáneas, puesto que todas se basan en la creencia, en la trascendencia, en la cantidad de ser que las cosas, las personas, los espacios, las ideas poseen. De ahí la importancia de dos conceptos explicados por el autor, la gracia, es decir, esa calidad de “ser” que poseen todos los elementos antes señalados y cómo las sociedades humanas se construyen a partir de esta sacralidad que, paradójicamente, como apreciamos en nuestros días, puede ser completamente profana. El segundo de los conceptos que defiende el profesor Chic es el de que, a diferencia de lo que podría pensarse a primera vista ante un esquema dual como el que en su libro defiende, el mundo y el hombre no pueden entenderse como blanco o negro. Lo verdaderamente importante es la escala de grises que construye la realidad. Por lo tanto, la dualidad debe entenderse como el camino entre una perspectiva y la otra; la fusión del blanco y el negro, en mayor o menor medida, da lugar a los grises, en combinaciones que, en unos casos, primarán lo emocional, y en otros, darán primacía a lo racional.

En este mismo sentido se expone la teoría de la economía de prestigio, fruto de la posición preeminente de los aspectos emocionales a la hora de construir la realidad económica de una sociedad y la de las economías de mercado, en la que los aspectos racionales son los que destacan. Pero el propio nombre de ese grupo de investigación del que hablábamos al principio, “economía de prestigio *versus* economía de mercado”, en el que el término “*versus*” debe entenderse no como “contra”, sino como “hacia”, nos dirige hacia ese pensamiento en grises que acabamos de señalar. La realidad económica del hombre fue en origen prestigiosa, fundamentada en lo emocional. Las relaciones sociales que emergen de este sistema se basan en la gracia, en la capacidad de dar como mejor manera de garantizarse el recibir. Se trata de una economía de la gratitud, que, como puede verse en la segunda parte de la obra, está en la génesis de los más diversos sistemas económicos del Mediterráneo antiguo, desde las estructuras palaciegas prósperas al sistema de *cursus honorum* romano, pasando, entre otros muchos, por el evergetismo heleno. Se trata de un sistema desigualitario, en el que el que más da, debe ser también, a la larga, el que más reciba. Esta economía aparece desequilibrada de manera emocional, al igual que las sociedades que en ella se fundamentan. Por el contrario, la economía de mercado, que a todos nos puede parecer más cercana, se fundamenta, en teoría, en preceptos racionales. El autor, sin embargo, se encarga de demostrar que ambas visiones no están tan alejadas como cabría pensar y que la historia económica de la humanidad no es la de la sustitución de la primera por la segunda, sino la de su integración de manera más o menos traumática.

Este proceso, que teóricamente se habría producido a partir de la Revolución Copernicana y la Ilustración, tuvo lugar ya mucho antes, a lo largo del período antiguo, con la diferencia de que entonces la primera de las economías acabó momentáneamente (en la época del Imperio Romano) por desplazar los incipientes elementos mercantilistas que se habían ido deslizando en el sistema socioeconómico a lo largo de los siglos. Las estructuras mentales y las infraestructuras materiales (si se nos permite la terminología marxista) no evolucionaron a la misma velocidad, de ahí que la integración de manera efectiva no fuese posible, pero sí el que se pusieran las bases para que el proceso fuese culminado más de

un milenio después. Esto, como ya puede imaginarse, no ha supuesto la desaparición del prestigio en la realidad de nuestra economía, como bien se encarga de demostrar Chic, que concluye este primer bloque con una serie de reflexiones sobre nuestra realidad social que nos hacen pensar que no estamos, ni mucho menos, demasiado lejos de los sistemas prestigiosos “esclavistas” que se desarrollaron durante el Mundo Antiguo.

Del mismo modo, el autor nos ofrece unas recetas para el siglo XXI (pp. 177-178) fundamentadas en la contemplación de la historia, pero, como dice el propio Chic “hoy la utopía del anarquismo mercantil ha de verse antes o después refrenada por unas instituciones que sepan imponer el sentido de jerarquía en las comunidades en las que ha de desenvolverse. Al menos así ha sucedido siempre y así parece que está sucediendo, sin que ello signifique una vuelta real al pasado, totalmente imposible en términos absolutos (aunque se avance retrocediendo, en espiral, hacia un nuevo horizonte mental)”. La necesidad de un nuevo sistema que tenga presente las dualidades que el autor se encarga de destacar durante las primeras 240 páginas de su trabajo parece, a todas luces, esencial para la realidad del ser humano.

Cómo fue ese proceso semifallido de transformación del prestigio hacia el mercado ocupa el segundo de los bloques de la obra. En palabras recogidas en el trabajo “la historia no es el pasado de las sociedades humanas culturizadas, sino la investigación racional del mismo”. A ello se dedica el profesor Chic en el segundo de los bloques. Desde la óptica dual expuesta analiza la evolución económica del Mediterráneo durante la Antigüedad. Como señala el autor, sus teorías tienen carácter universal pero, debido a los motivos que ya hemos expuesto, se ha decidido a ejemplificar su pensamiento en el marco señalado. El Mediterráneo, como todos los mares, constituye un magnífico vehículo de comunicación a través del cual se difunden los conceptos económicos que se han enumerado. De hecho, el autor se encarga de dejar clara la importancia que las vías acuáticas poseen para la evolución económica a lo largo de todo su trabajo. Poco a poco, comenzando con la historia de Mesopotamia y el antiguo Egipto, el autor nos va mostrando cómo el prestigio había movido las relaciones socioeconómicas de estos lugares desde comienzos de la época histórica, a semejanza de lo que ocurre en todas las sociedades primitivas. Igualmente, el autor nos señala a partir de la página 239 la forma en la que lo cuantitativo se integra progresivamente en lo cualitativo y cómo van a ser los fenicios y muy especialmente los griegos, a los cabe destacar por su individualismo (aunque ello no signifique, como bien señala el autor, que lo comunitario no esté siempre presente en estas sociedades), los encargados de dar ese paso. Sin embargo, habrá de pasar mucho tiempo antes de que el comercio de prestigio se vea amenazado por el mercantilista.

Lo verdaderamente honroso será la ecuación mercancía-dinero-mercancía, antes que la de dinero-mercancía-dinero, que siempre será mal contemplada por las sociedades que hacen del *otium* su estado ideal. En esta progresiva transformación habrán de jugar un papel destacado la “democratización” de la metalurgia, de la escritura y de los medios de transporte, amén de la dinamización del mercado egipcio a través de los intercambios comerciales que se basan en el patrón plata, que se va a convertir en el metal de referencia en todo el Mediterráneo. Van a ser los griegos, como ya hemos dicho, los principales protagonistas de estos cambios, en los que la alfabetización va a ser determinante. Poco a poco, en palabras de Chic, “la riqueza iría pasando de ser un medio de prestigio, un reflejo del poder, a un medio de poder por sí mismo...”. Y estos cambios en el sistema económico acabarían por dar lugar a transformaciones en el ordenamiento jurídico que ocurriría, como no podía ser de otra forma, en el mundo helénico, donde también se van a ir transformando

poco a poco las modalidades comerciales, de manera que “el comercio se beneficia de los cambios, al tiempo que los favorece” (p. 335). Sin embargo, la riqueza mobiliaria no puede superar en valor a la constituida por la posesión de la tierra, precisamente por el carácter de sacralidad conferido al espacio del que ya hemos hablado. En estas sociedades no existirá una distinción entre lo político y lo económico, algo que, supuestamente, sí sucede en las economías de mercado. Estamos pues, ante un nacimiento de la economía de mercado a través de actitudes prestigiosas, que consisten en un equilibrio entre lo comunitario y lo individual que, en el caso griego, no habría de durar demasiado, fruto de la inestabilidad constante que existe en este ámbito desde mediados del siglo V a.C. y de las reticencias a este capitalismo incipiente que encontramos en las fuentes de ese período, como sucede con el propio Aristóteles (p. 369).

La fusión entre Oriente y Occidente propiciada por Alejandro Magno va, de cualquier manera, a influir en este proceso de mercantilización, que será ahora protagonizado de manera principal por un nuevo actor: Roma. En efecto, a partir de la página 391, Chic nos aporta una serie de datos fundamentales para comprender el proceso de mercantilización que se produjo en la economía romana de finales de la República, gracias, sobre todo, a la aparición de un grupo social, el de los publicanos, que va a dinamizar la vida económica del período, haciendo que durante el mismo convivan los dos tipos de economías. Sin embargo, la valoración de la riqueza mueble e inmueble que ya hemos señalado permaneció inalterada, condenando al fracaso a estas nuevas iniciativas económicas, hecho al que también contribuyó la organización política y socioeconómica que conocemos como el Imperio, que supone un regreso paulatino a la economía de prestigio, como muy bien se resume en la página 418. El emperador comienza a comportarse de manera muy parecida a la de los grandes monarcas orientales, garantizando la redistribución de los bienes económicos del imperio, como sucede con el caso de la *annona*. El emperador pasa a ser el único gran donante de Roma, de manera que todos quedan obligados ante él. Deja bien claro Chic que la riqueza imperial procedía de las guerras de conquista, que fueron el motor de la economía romana.

Cuando esas guerras cesen, el sistema estará abocado a un fracaso que será más o menos rápido en función de las necesidades económicas del Imperio. Estas necesidades se acentuarán cuando los recursos mineros comiencen a agotarse, las guerras pasen a ser defensivas y el mantenimiento del entramado militar ahogue al conjunto de la economía romana, que se había convertido en una economía mundial en la que la ciudad de Roma había pasado de ser el estado mismo a convertirse únicamente en la capital del estado. Todo esto sucederá a finales del siglo II de nuestra era. Pese a la fascinación que los historiadores hemos tenido por el mundo urbano romano, el autor se encarga de recordarnos que esta sociedad era eminentemente rural (pp. 431-434), poco propicia, por tanto a desarrollar una economía de mercado duradera. Cuando se produzca la quiebra del sistema que acabamos de señalar, será el medio urbano el que más padezca la transformación.

Llegados a este punto, Chic se encarga de describirnos de manera detallada los comportamientos mercantilistas que se pueden apreciar en la Roma imperial y cómo se ha llegado a la mayor parte de ellos a través de actitudes netamente prestigiosas. Esto explicará que cuando el desempeño de esas actividades y actitudes mercantilistas deje de generar prestigio y se convierta en una carga, la mercantilización esté llamada a fracasar, por más que el estado, los emperadores, adopten progresivas medidas económicas (fiscales y de otro tipo) que traten de impedir el colapso del incipiente sistema mercantilista, que ya se había anticipado con la desaparición de los publicanos, aunque la acción de los libertos imperiales, especial-

mente durante el siglo I, hubiese mantenido estable todo el entramado socioeconómico. Muy interesante resulta la reflexión sobre los libertos como reflejo de un capitalismo abortado que aparece en la página 457. Continúa el autor a partir de estas páginas con una magnífica exposición acerca de la crisis final de la mercantilización romana, a finales del siglo II, con datos objetivos, provenientes de las más diversas fuentes que ejemplifican, desde el punto de vista del prestigio y el mercado, las causas de la quiebra del sistema en este momento.

Concluye la obra con un epílogo sobre la situación económica del Imperio durante sus tres últimos siglos de existencia en Occidente. En el mismo podemos apreciar cómo Chic incide en los aspectos prestigiosos que vuelven a primera plana en el campo de la economía romana. La vida rural se acentúa, como podemos apreciar a través de la arqueología si analizamos la importancia de las *villae* de este período. En las mismas, apreciamos una tendencia cada vez más acentuada hacia la autarquía. Aunque el comercio urbano no desaparezca, apreciaremos un repunte de la importancia de los objetos de prestigio en el mismo, reflejo de las actitudes económicas de las que estamos hablando. Estamos, pues, ante un claro retorno a actitudes anteriores, que también encuentran ejemplos en otros campos, como el social, el de las mentalidades, el religioso, etc. (pp. 482-485). El triunfo del Cristianismo no será, ni mucho menos, ajeno a esta coyuntura. Como muy bien expone el Profesor Chic en el último párrafo de su trabajo, "... a medida que los jefes bárbaros se van estableciendo como señores de la guerra contratados en el marco del Imperio, el regalo se refuerza como un eficiente lazo de cohesión social (...) Tenemos la sensación de que se abre un nuevo horizonte mental, que repite con una nueva perspectiva esquemas en el fondo muy viejos, al menos en la parte occidental del Mediterráneo."

ALFONSO ÁLVAREZ-OSSORIO RIVAS

E. SÁNCHEZ MORENO, (coord.), A. J. DOMÍNGUEZ MONEDERO, J. L. GÓMEZ PANTOJA, *Protohistoria y Antigüedad de la Península Ibérica, vol. I. Las fuentes y la Iberia colonial*, en Historia de España, Ediciones Silex, Madrid, 2007, 432 pp.; E. SÁNCHEZ MORENO, (coord.), J. L. GÓMEZ PANTOJA, *Protohistoria y Antigüedad de la Península Ibérica, vol. II. La Iberia prerromana y la Romanidad*, en Historia de España, Ediciones Silex, Madrid, 2008, 635 pp.

En los últimos años ha ido saliendo a la luz un cierto número de monografías que bajo títulos análogos presentan los resultados de la investigación sobre un campo tan amplio como atractivo, cual es la Historia Antigua de España. Es un hecho que, no por lógico y esperado, conociendo el tiempo dedicado y el rigor aplicado por la investigación en este ámbito, debe dejar de alegrar a cuantos de una forma más o menos directa nos interesamos por nuevas interpretaciones sobre las sociedades antiguas peninsulares¹.

¹ A. Moure, J. Santos, J. M. Roldán, *Prehistoria e Historia Antigua* (Madrid 1991); *Historia Antigua de España*, tomo I, J. M. Roldán Hervás *Iberia prerromana. Hispania republicana y alto imperial*; tomo II, J. J. Sayas Abengoechea, *De la Antigüedad tardía al ocaso visigodo* (Madrid 2001); J. Alvar (dir.), *Entre fenicios y visigodos* (Madrid 2008); F. Gracia Alonso (coord.), *De Iberia a Hispania* (Barcelona 2008), hecha fundamentalmente por arqueólogos; D. Plácido, *Hispania Antigua*, en J. Fontana, R. Villares (dir.), *Historia de España* (Madrid 2009).

Las líneas que siguen abordan una de estas obras, y antes que nada, debemos manifestar que cuando nos llega la ocasión de leer una obra con título tan comprometedor y la contundencia material -más de mil páginas- de las conclusiones resultantes de la investigación, se viene a la memoria de manera inopinada la sentencia que emitiera algún clásico, como Terencio o Plinio el Viejo, con relación a los libros en general y sus contenidos. Y ello a sabiendas de que con esa clase de reflexiones el latino sacrificaba ante sus lectores su lado juicioso y meditado por el rédito inmediato de su ingenio. Pero vaya por delante que la presente obra, que coordina el Prof. Sánchez Moreno, asumiendo el juicio del clásico, no responde en modo alguno a las condiciones enunciadas en esos contextos².

La obra se compone de dos tomos, que abarcan periodos perfectamente delimitados e individualizados, como son la Iberia de las colonizaciones orientales, y la España de los pueblos prerromanos, la conquista romana y la romanización. En el primero de los libros se incluye una valiosa puesta a punto de las fuentes documentales que, no olvidemos, constituyen el soporte de todo cuanto a continuación se escribe. Resulta muy estimable para el lector, sea experto o no, contar con un apartado específico y completo que aborde el análisis de la documentación que sustenta las conclusiones que se presentan. Debemos conocer los datos disponibles y los instrumentos que poseemos para llevar a cabo cualquier investigación, en definitiva para hacer la historia que hacemos, porque cualquier síntesis histórica es tributaria de las evidencias y carencias que caracterizan el material documental existente, así como del uso diestro y riguroso que del mismo haga el historiador que lo maneja. En ese contexto, es de resaltar una interesante reflexión sobre por qué los escritores antiguos, sobre todo los historiadores, decían lo que decían, o lo que es lo mismo, qué significado tenía para ellos los relatos que elaboraban. Y no es asunto menor esta reflexión, si consideramos desde un principio, que el concepto de historia de aquellos autores difería sustancialmente del nuestro.

En ese apartado se incluye también la historia de la investigación sobre la España Antigua, en sus diversas áreas, y sus conclusiones, esto es, una historia de la historiografía, amplia y detenida, que no se aporta como mero testimonio de trámite, sino desde el valor que, se supone, ha legado al conocimiento el esfuerzo colectivo de la investigación que nos ha precedido. El peso específico de este apartado es suficiente como para que su anuncio sea incluido en el título del primer libro. En el segundo, pese a que algún término del título -“romanidad”- podría anunciar contenidos más amplios que los que solemos asumir bajo el vocablo romanización, el autor ha preferido centrarse en los límites del ámbito de la sociedad hispano-romana, y dejar para los medievalistas el estudio del pueblo visigodo, del que pese a todo se elabora un útil y sintético capítulo de introducción al tema.

Hay igualmente un muy estimable capítulo de fuentes documentales arqueológicas, que permite al lector afrontar la información con un sano y necesario relativismo, al poner en relación los restos materiales de las sociedades que se abordan con las noticias ofrecidas en las fuentes escritas. Es conveniente que el lector pueda valorar un contexto amplio, en el que ambas formas de documentación, la literaria y la arqueológica, adquieran la dimensión

² “Nada puede ya decirse que no se haya dicho antes”, *nullum est iam dictum, quod non sit dictus prius*, Ter. *Eun.* prol. 41; “no hay libro tan malo que no contenga algo aprovechable”, *nullum esse librum tam malum ut non aliqua parte prodesset*, Plin. *Ep.* 3.5.10, hablando de su tío, Plinio el Viejo.

que su propio peso específico les otorga en el relato historiográfico. Los autores incorporan en este apartado su valoración de las llamadas ciencias auxiliares, aplicadas al estudio de las sociedades peninsulares, en línea con el análisis que ya hiciera Michael H. Crawford, en la monografía que dirigiera sobre las fuentes documentales para el estudio de la Antigüedad³.

Con las obligadas demoras que supone la edición de una obra de esta envergadura, es de subrayar el notable esfuerzo desplegado para presentar resultados muy actualizados, como por ejemplo, el estado de la cuestión sobre el mapa de Artemidoro de Éfeso, de la Península Ibérica. De este hallazgo se da cuenta en el volumen uno, y se vuelve a él, actualizándolo como *postdata*, en el volumen dos, aprovechando el tiempo necesitado en la publicación para transmitir lo último sobre el polémico texto. La intención básica de conseguir un estudio actualizado se hace igualmente patente en las páginas que recogen la bibliografía, realmente puesta al día, nunca superflua, pues al entregarse al final de cada capítulo se facilita su conexión con el texto tratado. En ella se incluyen los interesantes recursos que ofrece Internet, amplios y variados. Igualmente son de destacar los extensos y bien documentados capítulos sobre las culturas orientales, que sirven de introducción para un mejor conocimiento del complejo mundo de las colonizaciones, con las que conectan hasta el punto de ser imprescindibles para entender bien lo que aquel fenómeno significó para nuestra península.

El texto se ofrece sistematizado en capítulos, apartados y subapartados, lo que en primera instancia ciertamente supone claridad y orden en el relato expositivo de ideas y conceptos. Pero en algún momento de la lectura esta compartimentación pudiera resultar excesiva, cuando en vez de servir para distinguir ideas y sucesos, el lector puede notar que la proliferación de apartados rompe en cierto modo el hilo conductor de la exposición, en otras palabras, la línea argumental y narrativa del texto. Pero en cualquier caso, es una cuestión que, además de subjetiva, no afecta más que a mínimas partes del conjunto. En la parte técnica de la obra, la resolución gráfica de los epígrafes que dan título a algunos apartados -como en la pág. 146- se manifiesta muy atenuada, quedando poco resaltados y, a nuestro juicio, casi imperceptibles.

La sección dedicada al estudio de los fenicios es tratada con fundamento meticuloso y extenso. El estudio se inserta en un contexto cultural dilatado, que sirve al autor de introducción al tema, pero que luego acompaña a lo largo de todo el estudio, ya que el autor vuelve una y otra vez a él, para explicar o al menos contextualizar las partes de su argumento. Sin cuestionar el método, sin duda justificado desde la perspectiva del especialista, probablemente por la cantidad y calidad de las fuentes de que dispone, desde el punto de vista de la forma parece oportuno resaltar que, en ocasiones, tal sistema puede distraer al lector del objeto final del estudio, que es el conocimiento de la huella dejada por los fenicios en nuestras costas. Aunque probablemente, en el estado actual de nuestros conocimientos, sea ése el método más adecuado de acceder al estudio de aquellas realidades que, para la investigación, se presentan en un continuo estado de revisión de datos y conclusiones.

El análisis minucioso y detallado de las fuentes disponibles, a poco crítico que el lector sea, pone de manifiesto la provisionalidad de nuestros resultados, la tenue separación que existe, hoy por hoy, entre las hipótesis fundamentadas y las meras conjeturas, a veces involuntariamente deslizadas entre las conclusiones. Y esto se tiene en cuenta en el modo

³ *Fuentes para el estudio de la historia Antigua* (Madrid 1986).

en que quedan enfocados los temas, sin por ello restar seriedad y razonamiento en la exposición de los resultados.

Resulta tan esclarecedor como eficaz el capítulo dedicado al planteamiento historiográfico de Tarteso, sintético y con rigor en su exposición. El estudio presenta un completo catálogo de los principales yacimientos arqueológicos de la provincia de Huelva, Cádiz y Sevilla, de sus poblados y necrópolis desde fines del segundo milenio al 500 a.C., poniéndolos en relación con las áreas periféricas. La documentación arqueológica, como no podía ser menos, se impone en el estudio de Tarteso, lo que ya nos advierte sobre lo que podemos esperar de sus aportaciones, siempre parcas y tímidas, una vez que las aplicamos al argumento historiográfico. Se trata de la confrontación de las dos realidades, la autóctona y la exótica, la cultura material indígena y la oriental, por mediación de sus vehículos ocasionales, los fenicios. La documentación que se maneja es exhaustiva y bien argüida, aunque acaso el nivel que se alcanza pueda actuar en detrimento de la síntesis y claridad expositiva, de modo que en ocasiones parece dirigida más hacia el especialista e investigador de esos problemas que al alumno o lector que se inicia en el estudio de esos procesos.

Quizás una síntesis al final de esos capítulos hubiera disipado cualquier duda sobre el sector amplio de lectores universitarios al que va dirigido. Pero nada de ello resta un ápice al tono general de seriedad y rigor con que está planteada la sección, que por lo demás no constituye sorpresa tratándose del Prof. A. Domínguez Monedero. De este autor es igualmente el capítulo tercero, dedicado a los griegos en Iberia, que destaca tanto por la documentación que se aporta como por el nivel expositivo de que el autor hace gala, muestra de una mayor dedicación a estos temas.

Son interesantes, por novedosas en este tipo de libros, las reflexiones que los autores introducen al comienzo de cada capítulo, como las que abren el estudio de la Segunda Guerra Púnica, o el modo en que se aborda el estudio de los pueblos prerromanos, a través de sus topónimos, etnónimos y yacimientos. Por lo demás, la obra aporta gráficamente los textos más importantes, -textos de Justino, Estrabón, Livio, Heródoto, Polibio, plomos comerciales emporitanos, plomo de Alcoy, bronce de Alcántara, decreto de Emilio Paulo- que se dan íntegros y traducidos, como valiosa prueba de los comentarios que siguen.

En definitiva, estamos ante una obra seria, exhaustiva, documentada, lo que no está aquí, en la mayor parte de la obra, reñido con la necesaria claridad expositiva, la fluidez en el relato, que en ocasiones, al menos para quien estas líneas escribe, llega a resultar placentero y ameno, lo que no es poco mérito tratándose de una obra de la temática elegida y la solvencia intelectual de sus autores, los Profs. Sánchez Moreno, Domínguez Monedero y Gómez Pantoja, a los que desde luego hay que felicitar tanto por el esfuerzo como por los resultados obtenidos. En realidad, creemos que aquí los autores no necesitan la mediación de Lennon y McCartney⁴, esos otros clásicos de nuestra época, para que busquen lectores de su obra, porque como suele decirse, los dos volúmenes de los que consta su obra, "se leen solos". Y si se nos permite hacer explícito nuestro pensamiento ¿qué mejor augurio que poder anuar a Plinio y Terencio con estos dos clásicos de tan diferente contexto?

J. MUÑIZ COELLO

⁴ Vol. II, pág. 18, "*Dear Sir or Madam, will you read my book? It took me years to write, will you take a look?*" (Paperback Writer, 1966).

T. FISCHER-HANSEN y B. POULSEN (eds.), *From Artemis to Diana. The Goddess of Man and Beast. Acta Hyperborea* 12 (Danish Studies in Classical Archaeology), Copenhagen, Museum Tusulanum Press – University of Copenhagen, 2009, 585 pp.

El volumen 12 de la revista danesa *Acta Hyperborea* recoge las contribuciones presentadas a un encuentro, organizado en 2005 por el Collegium Hyperboreum y celebrado en la Universidad de Copenhagen, en torno a la figura de una de las diosas más fascinantes de la Antigüedad, Ártemis. Se les añaden tres trabajos posteriores incluidos en las secciones correspondientes, entre ellas una de nuestro colega en la Universidad de Sevilla, Prof. L. Ballesteros. El volumen incluye también informes acerca del trabajo de campo llevado a cabo por arqueólogos daneses desde 2001 en yacimientos griegos del Sur de Italia a Olbia y Halicarnaso, así como un apartado de reseñas bibliográficas. Estas secciones no guardan relación con el cuerpo principal de la obra. Se completa con tres índices generales de fuentes epigráficas y literarias; nombres tanto mitológicos como históricos, con una sección específica para los epítetos de Ártemis y Diana; y lugares antiguos y modernos, sin que se haya realizado ninguna distinción, siquiera tipográfica, entre ambos grupos.

Aunque el título sugiere un proceso de transición, la “Introducción” de los editores expone la intención de proporcionar una imagen de conjunto acerca de Ártemis, una divinidad compleja, multiforme, en la que confluyen diversas influencias griegas y próximo-orientales y que llegado el momento, se asimila con una divinidad latina igualmente compleja, Diana. Se aduce la falta de una obra de conjunto sobre la diosa, sólo parcialmente suplida por el artículo en la voz “Artemis” de *LIMC*¹, y se obvian trabajos de síntesis referidos a su imagen y su culto en provincias como Hispania². Asumiendo la diversidad en contenido y estilo de cada artículo, el libro los agrupa en varias secciones de carácter cronológico-cultural, según la perspectiva historiográfica más tradicional:

Ártemis en el Próximo Oriente y Grecia, con nueve aportaciones, aunque una de ellas es sólo una breve nota acerca de un epígrafe de reciente aparición (J. Mejer, “A note on a dedication to Artemis in Kalydon”, p. 79-81).

Aspectos regionales de Ártemis, que comprende cinco trabajos.

Ártemis-Diana durante la República tardía, el período imperial y la Antigüedad Tardía, con otros cinco artículos.

La Ártemis post antigua, analizada en un solo estudio de M. Nielsen (“Diana Efesia Multimammia. The metamorphoses of a pagan goddess from the Renaissance to the age of Neoclassicism”, p. 455-496) que enumera las más peculiares reinterpretaciones de la Ártemis Efesia realizadas por artistas plásticos, literatos e investigadores de toda Europa entre los siglos XVI y XIX.

¹ E. Simon, “Artemis / Diana”, *LIMC*, vol. II.1 (Zürich-München 1984) 792-794. Como precedente habría que remontarse a las síntesis enciclopédicas de fines del s. XIX-inicios del XX: P. Paris, “Diana”, *Dar-Sag.* III, 130-157; Wernicke, “Artemis”, A. Pauly, G. Wissowa (dirs.), *Real-Encyclopädie des klassischen Altertums*, vol. II.1 (Stuttgart 1895) cols. 1336-1440; L. Cesano, “Diana”, *Diz.-Epig.*, s. v., 1728-1752.

² L. Baena del Alcázar, “La iconografía de Diana en Hispania”, *BSAA* 55 (1989); A. M^a Vázquez Hoys, *Diana en la religiosidad hispanorromana. I. Las fuentes. Las diferentes diosas* (Madrid 1995); A. M^a Vázquez Hoys, *Diana en la religiosidad hispanorromana. II. Diana de Segóbriga* (Madrid 1997).

Con esta organización, la imagen de la diosa debe componerla el lector a modo de un gran puzzle en el que, sin embargo, faltan muchas piezas. Salta a la vista que la griega Ártemis ha recibido mucha más atención que la romana Diana. Ésta es objeto de una sola sección que abarca desde tiempos republicanos a bajoimperiales, pero dos de los cinco trabajos se refieren en realidad a la continuidad del culto a Ártemis en la mitad oriental del Imperio, siendo uno de ellos (J. Carlsen, “Sanctuaries of Artemis and the Domitii Ahenobarbi”, p. 369-381) muy poco clarificador ya que el autor, después de una larga disquisición genealógica, acaba concluyendo que en realidad no existe una especial relación entre la familia de los *Domitii Ahenobarbi* y el culto de Ártemis en Oriente ni el de Diana en Roma. El otro se refiere al templo adrianeo de Gerasa (R. Raja, “The sanctuary of Artemis in Gerasa”, p. 383-400), una suntuaria construcción para la que la autora no encuentra demasiada explicación, pero que podría relacionarse con los deseos de halagar al emperador que visita la ciudad³ y el gusto por la grandiosidad en las obras públicas adrianeas. Otros dos se limitan al comentario iconográfico sobre los restos de un interesante conjunto estatuario en terracota procedente de Nemi (M. Moltesen, “Diana and her followers in a Late Republican temple pediment from Nemi. A preliminary note”, p. 345-367) y una estatuilla tardía de procedencia germana (N. Hannestad, “The last Diana”, p. 427-451), ambos en la más ortodoxa tradición filológica. Sólo el cuarto artículo de la sección (B. Poulsen, “The sanctuaries of the goddess of the hunt”, p. 401-425) se ocupa propiamente del culto de la diosa romana en distintos puntos del Imperio, centrándose en las representaciones de sus santuarios rurales. No hay intervenciones respecto al carácter de la diosa, los distintos focos culturales en Italia, su papel en el panteón de Roma, etc. Por el contrario, Ártemis y sus equivalentes en el resto del Mediterráneo, en especial la persa Anahita (B. Hjerrild: “Near Eastern equivalents to Artemis”, p. 41-49), la espartana y quizás originariamente oriental Orthia u Ortheia (S. Des Bouvrie, “Artemis Ortheia. A goddess of nature or a goddess of culture?”, p. 153-190), su compleja relación con la heroína Ifigenia, así como con la etrusca Artumes (M. Nielsen y A. Rathje, “Artumes in Etruria – the borrowed goddess”, p. 261-301, artículo que mira mucho más hacia su origen griego que hacia su posible influencia en la Diana latina y romana) se analizan de forma mucho más pormenorizada desde diversos puntos de vista: mitológico, arqueológico, antropológico... Aun así se observan grandes lagunas cronológicas, como la que va de la situación reflejada en los poemas homéricos a la Esparta del s. VI.

Las contribuciones son en cualquier caso interesantes y plantean una visión de la diosa griega algo diferente de la habitual. Frente a la asociación común de Ártemis con la protección de la naturaleza y su crecimiento, que se extiende a la mujer y el parto, emerge con fuerza la diosa más salvaje (M. Skafté Jensen, “Artemis in Homer”, p. 55 ss.; contrasta con la interpretación “civilizadora” que propone L. Ballesteros, “Bears and bees in Themis-

³ Sería un caso comparable a la proliferación de estatuas de Diana en su ciudad de origen, Itálica, que tuve ocasión de analizar hace ya algunos años: M. Oria Segura, “Diana en Itálica: una hipótesis”, *Faventia* 21/2 (1999) 85-93, coincidiendo con la gran expansión monumental de la ciudad. En general es patente el desconocimiento de la investigación española por parte de los investigadores escandinavos. De hecho, al referirse R. Raja a las numerosas expediciones arqueológicas internacionales en Gerasa no se hace la menor alusión a las campañas de excavación del *macellum* dirigidas por M. Martín-Bueno entre 1983-1991.

cyra. A sanctuary for Artemis in the land of the Amazons?”, p. 333-340), venerada de forma casi preferente por hombres en distintas ciudades y santuarios griegos, como ocurriría en Atenas (J. Mejer: “Artemis in Athens”, p. 61-81), desde luego en Esparta (S. Des Bouvrie, “Artemis Ortheia...”) e incluso en Brauron, donde los exvotos que representan niños sugerirían una protección genérica de la diosa sobre la infancia, no sólo femenina (B. Lundgreen, “Boys at Brauron. The significance of a votive offering”, p. 117-126). La virginidad de la diosa se presenta no como “asexuada”, sino como un medio de conservar la independencia que las casadas pierden (B. Hjerrild, “Near Eastern equivalents...”, p. 43).

La documentación arqueológica es abundantemente utilizada y correctamente ilustrada en la mayor parte de los trabajos. Sin embargo son las fuentes textuales y epigráficas las que llevan el peso de la interpretación en artículos como los de M. L. Nosch, “Approaches to Artemis in Bronze Age Greece” (p. 21-39); M. Skafte Jensen, “Artemis in Homer” (p. 51-60), e incluso cuando la información arqueológica está presente, caso del trabajo de J. Mejer, “Artemis in Athens”, o el de S. Des Bouvrie, “Artemis Ortheia...”. Se echa de menos un mayor aprovechamiento de las posibilidades de la iconografía como fuente de información acerca de la naturaleza y atribuciones de la diosa, e incluso de su culto, con excepciones como el interesante artículo de I. Nielsen “The sanctuary of Artemis Brauronia” (p. 83-116), o el de D. Z. Kaasgaard Falb, “Das Artemis Orthia-Heiligtum in Sparta im 7. und 6. Jh. v. Chr” (p. 127-152), quien sobre esta base establece que el sincretismo entre las figuras de ambas diosas se remonta a la época arcaica. Igualmente el trabajo ya citado de B. Poulsen sobre los santuarios de Diana toma las imágenes como base, aunque asume de forma muy literal el aspecto que los templos presentan en imágenes forzosamente “abreviadas” por las características de sus soportes. Los diversos autores caen con demasiada frecuencia en las meras listas recopilatorias de imágenes y otros materiales, cuya vinculación entre sí y con prácticas culturales puede cuestionarse en ocasiones. Los casos más evidentes quizás sean los trabajos de L. Wriedt Sørensen, “Artemis in Cyprus” (p. 195-206), y T. Fischer-Hansen, “Artemis in Sicily and South Italy. A picture of diversity” (p. 207-260), aunque en favor de este último debe aducirse su preferencia por materiales hallados en contextos claramente culturales. Aunque sin duda las catalogaciones son exhaustivas y útiles como material base para posteriores investigaciones, una presentación en forma de mapas y tablas agilizaría su lectura e interpretación. La descripción, con alguna excepción que se inclina por la presentación numérica de sus datos sin superar el carácter de recopilación (P. Guldager Bilde, “Quantifying Black Sea Artemis. Some methodological reflections”, p. 303-332), ocupa más espacio que la interpretación en la mayor parte de los casos, especialmente en los citados inmediatamente antes. Los estudiosos daneses se muestran tan exhaustivos en su esfuerzo como tradicionales en sus métodos y tímidos en sus conclusiones.

En cualquier caso la obra, con toda su heterogeneidad, reúne abundantísimos materiales, resalta piezas poco conocidas y plantea interesantes perspectivas abiertas a un desarrollo más amplio. Nos encontramos ante un excelente aperitivo, que cumple de manera eficaz la función de despertar el apetito, a la espera del plato fuerte de esas monografías pendientes sobre Ártemis y Diana que deseamos para un futuro próximo.

MERCEDES ORIA SEGURA

KOSTAS VLASSOPOULOS, *Unthinking the Greek Polis. Ancient Greek History beyond the Eurocentrism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 288 pp.

El estudio de Kostas Vlassopoulos sobre la concepción de la *polis* griega nos ofrece una visión de la misma desde nuevos marcos de análisis. Explora la ciudad a partir de una perspectiva eurocentrista, dotando así a esta de un carácter fundamental para la posterior formación de la cultura europea.

Como el mismo autor señala se trata de un estudio de la historia, donde toda la historia es historia contemporánea y el argumento central gira en torno a la historia de la *polis* griega como pilar fundamental del Eurocentrismo y por lo tanto del Occidentalismo. Ya que como indica Vlassopoulos, la historia de Grecia no es un elemento delimitado por la propia geografía sino que recoge la realidad de un sentimiento mucho más amplio, la civilización occidental. Dotando así a la historia del mundo griego de una importancia vital para nuestra evolución histórica, ya que ve en ella el origen de la historia de Europa y por lo tanto los inicios del Eurocentrismo.

El libro recoge de manera esquemática y muy clarificadora la pluralidad de la *polis* griega en la arqueología, los discursos clásicos y Aristóteles, como referentes tradicionales para su análisis, y luego confronta dichas fuentes con el Despotismo Oriental, la *polis* medieval y la moderna, para, por último, introducir la *polis* en el *système-monde*.

En la primera parte de los referentes tradicionales con los que relacionamos la *polis* y su evolución, nos recuerda cómo el concepto se encuentra cargado de significados de vital importancia para los posteriores discursos que se han realizado en su nombre. Así desde los trabajos arqueológicos encargados de recoger datos empíricos se desarrollan los discursos históricos clásicos sobre la *polis* y toda la historiografía plasmada desde sus orígenes pasando por su ‘recuperación’ a partir de la Revolución Francesa gracias a la tradición europea neoclásica. Para finalizar con la concepción aristotélica que la asemeja a un organismo natural basado en los hombres que la componen en los momentos arcaicos y que con el tiempo se volverá complejo y dependerá de las relaciones establecidas entre varias comunidades, grupos y regiones (algo que desarrollará más profundamente en el tercer apartado dedicado al *système-monde* de F. Braudel y al *world-system* de Wallerstein).

En el segundo apartado enfrenta esta *polis* griega y sus clásicas concepciones al Despotismo Oriental y su sistema de ciudad-estado, que se convierte en un macro-estado para transformarse en último lugar en un imperio de poder centralizado. En este apartado también la enfrenta a la ciudad medieval y la ciudad moderna, la presenta como una ciudad consumidora de entidades unitarias aisladas, origen del capitalismo y la modernidad mientras que las ciudades medievales y modernas son ciudades productoras, algo que se explica a través de las economías que desarrollaban los distintos tipos de ciudades.

En el tercer y último apartado inserta a la *polis* como parte integrante del *système-monde* basándose en el trabajo de F. Braudel. Defiende la interdependencia y la relación entre las comunidades que comparten un territorio y un tiempo. Así el autor señala que podemos hablar de Globalización para estudiar el sistema que se generó donde circulaban bienes, personas e ideas.

Considero destacable de este trabajo la capacidad del autor para alejarse del discurso tradicional de la *polis* y analizarla de manera atemporal. Sólo de este modo el término, ‘globalización’, cabe dentro de la complejidad de la *polis*; un sistema ‘internacional’

donde circulaban bienes materiales, personas y por lo tanto ideas. La vía de expansión de los comienzos del Eurocentrismo y por lo tanto del Occidentalismo actual en tiempos arcaicos.

VANESA TOSCANO RIVERA

J. M. BARRINGER, *Art, Myth, and Ritual in Classical Greece*, Cambridge University Press, New York, 2008, 267 pp.

La autora del indispensable *Divine Escorts. Nereids in Archaic and Classical Greek Art* (Michigan 1995) acaba de publicar una monografía en la que afronta las complejas relaciones de interdependencia y contaminación que se producen entre el arte, el mito y el ritual en la Grecia clásica. El objeto de estudio es la “escultura arquitectónica”, es decir, la escultura vinculada o que forma parte de una construcción. Escogiendo este tema continúa y amplía una línea de investigación que se adentra en un complejo asunto, esto es, el valor y significado de la escultura en un contexto arquitectónico.

Barringer presenta su libro dividido en cinco capítulos que se corresponden con los cinco ejemplos que ha seleccionado para confrontar su tesis. Se trata de cinco conjuntos arquitectónicos que, menos en un caso, comparten la misma ubicación geográfica y una similar datación. La aproximación metodológica de la que se sirve, en sus palabras, es la “semiótica visual, [en la que] el contexto determina el significado de las imágenes por tanto con un significado maleable, y el estudio de la respuesta del espectador o cómo el antiguo griego interpretaría esas imágenes” (p. 3). Esta aproximación es especialmente reveladora porque se combina con el estudio de un elemento extra, la política. Al tratarse de edificios públicos y muy significativos es obvio que la política tuvo que ser un importante condicionante a la hora de escoger la temática y a la hora de interpretarla por parte de sus contemporáneos. Todos ellos son factores que la autora ha tenido muy en cuenta a la hora de hilar su argumentación y que, sin duda le permiten presentar una visión novedosa y verosímil de la iconografía y el significado de la misma en el contexto para la que fue diseñada.

El primer caso de estudio lo dedica al templo de Zeus en Olimpia porque considera que es un ejemplo perfecto al surgir en un contexto histórico excepcional, tras la batalla de Platea (479 a. C.), que coincide con el período clásico temprano. El frontón Oeste, el primero que veían los visitantes, estaba decorado con la lucha de centauros y lapitas, mientras que el Oeste representaba la preparación de la carrera de Pélops y Oinomao, rey de Pisa, por la mano de Hipodamia, un mito claramente vinculado a la fundación de los juegos olímpicos. Las metopas del interior de la columnata estaban decoradas con las hazañas de Heracles. Barringer deja a un lado las interpretaciones clásicas sobre el conjunto y construye una lectura que parte del valor concedido a las esculturas en el contexto de la obra, continuando el trabajo que ya en su día publicó en *Hesperia* (2005). Aspecto sin duda muy sobresaliente al haberse realizado en el carísimo mármol de Pharos, mientras el templo fue construido en caliza, dando una muestra obvia de su peso significativo en el resultado final.

Así mismo considera fundamental el sentido de los mitos representados en relación con los juegos masculinos y femeninos que se celebraban allí. Por un lado, por medio del frontón oeste, donde la presencia destacada de las mujeres (primer ejemplo conocido) y la caracterización y posición de los lapitas como luchadores hace pensar en una identificación

con los posibles espectadores (p. 29ss.). Por otro, en el frontón este vemos honrado a Pélops, fundador de los juegos y héroe de Elis, la ciudad que ofrecía el templo a Zeus. Allí hay una especial atención a las armas, claramente vinculado a la importante presencia de hoplitas y de sus donaciones al santuario así como al motivo que llevó al encargo del nuevo templo de Zeus, la victoria de los habitantes de Elis contra los de Pisa, es decir, de Pélops contra Oinomaos (p.44). Detrás de la elección de los mitos se haya una clara intención de vincular el templo con referencias locales a Elis, panhelénicas a Heracles, y sobre todo un ejemplo de heroicidad, virtudes deportivo-guerreras y cierto énfasis en aspectos nupciales para los jóvenes espectadores que asistían y participaban en los juegos.

En el segundo capítulo Barringer aborda el caso del Partenón desde un punto de vista en el que destaca la presencia de la mujer en las decoraciones escultóricas. Es obvio que su pretensión no es dar una lectura iconográfica completa del Partenón, sino matizar aspectos de la interpretación del monumento subrayando el elemento femenino y su contextualización en la sociedad que lo produjo. Su argumentación está en estrecha relación con la concepción del puesto de la mujer en la Atenas clásica y de la preocupación que existía en el ámbito de la polis por la creación de ciudadanos legítimos. De este modo, además de la exposición de los peligros que conlleva el contacto con el género femenino por medio del énfasis en el mito de Pandora o de Helena y la amazonomaquia, también es perceptible cierto énfasis en temas vinculados al matrimonio, la maternidad o la religiosidad femenina. Sobre esto último Barringer relaciona los ritos de la Arphesia dedicado a Atenea y Pandrosos y de la Arkteia, a Artemis, con la relevancia de la mujer y de sus ritos de paso en el contexto de la Acrópolis (p. 102ss.).

El tercer capítulo está dedicado al estudio del templo de Hefesto en el ágora de Atenas, un ejemplo que trasciende lo religioso para adentrarse también en el ámbito de lo cívico. Su interpretación parte precisamente del valor paradigmático que tiene la escultura en un espacio connotado por las diferentes construcciones vinculadas a la polis, desde el Tholos, donde se reunían los pritanos, al antiguo Bouleuterion (o antiguo Metroon) y las estoas. Se trataba de un lugar frecuentado por un público muy concreto, esto es, los ciudadanos, y por tanto la iconografía tratará de subrayar valores cívicos adaptados a esa élite (p.131). En este sentido entiende Barringer la presencia de Heracles y Teseo como modelos heroicos para los jóvenes ciudadanos, unidos a Hefesto, divinidad a la que los muchachos honraban en la Apaturia, celebración en la que pasaban a formar parte de la fratría que los convertiría en ciudadanos completos (p.133ss.). Al mismo tiempo, sostiene la autora que la dedicación a Hefesto y Atenea se relaciona con Erictonio y por tanto con los habitantes de Atenas y con el mundo militar y artesanal. No cabe duda de que la decoración escultórica está íntimamente relacionada con el espacio físico que ocupa el templo y con la vida ciudadana, haciendo énfasis en aspectos de la historia local como ya había argumentado para Olimpia.

El cuarto caso de estudio es el único que se escapa de los límites cronológicos: se trata del templo de Apolo en el santuario de Delfos, un contexto profundamente marcado por la presencia del oráculo, que nos hace enfrentarnos a un caso completamente diferente al de Olimpia y Atenas. Las esculturas de los frontones presentan un novedoso programa iconográfico que busca sostener y afianzar el antiguo y todavía vivo vínculo entre Atenas y Delfos (el culto de las Tíades de Dioniso en el monte Parnaso en Delfos y el culto conjunto de Dioniso y Apolo en Delfos). Todo ello se enmarca en un intento de liderazgo ático frente a la obvia amenaza del poder macedonio (p.149).

En el frontón oriental se representa a Apolo sobre el trípode con Leto y Ártemis, rodeado por las musas; en el occidental vemos a Dioniso con las Tíades. Ambos son episodios poco habituales para su ubicación puesto que no son narrativos, por la extraña combinación iconográfica así como por ostentar una solución estilística muy hierática y retardataria (p. 155 ss.). Barringer sostiene el patronazgo ático de este templo basándose, entre otras cosas, en que su iconografía viene a subrayar la especial relación de Atenas con Delfos evocando el antiguo templo del siglo VI que también había sido realizado bajo encargo ático, así como la gran tradición ática de construcción en el santuario.

El último ejemplo escogido por la autora es un producto de la dispersión de escultores en Asia Menor, el *Heroon* de Gjölbaschi-Trysa del 380-70 a. C., una rica tumba de la dinastía licia. No sólo resulta interesante su elección por el hecho de que se trata de un monumento funerario de uso privado sino también porque nos permite ver el uso de la mitología griega en un ámbito exótico de fuerte influencia helena. El *Heroon* está delimitado por un *temenos* que presenta un doble friso esculpido en todo su perímetro interno así como en las caras externas de los lados menores. Dentro de esa cinta muraria se hallaba el sarcófago propiamente dicho junto con alguna estructura menor relacionada con el culto funerario.

La extraordinaria riqueza figurativa del conjunto es sorprendente y al carecer de documentación escrita los especialistas han tenido que analizarlo basándose en comparaciones con estructuras similares. La propuesta más aceptada es la que lo vincula al *Theseion* de Atenas, tanto en forma como en decoración, pues repite iconografías como la Amazonomaquia y la Centauromaquia. Se trata de una obra de especial interés puesto que parece evocar obras de las que no nos restan más que descripciones o escasas evidencias, como el cofre de Cipselos o el trono de Amiclas (p. 186). Tanto los mitos ya citados como las hazañas de Teseo, también presentes en el monumento, eran episodios de larga tradición en al escultura arquitectónica en la Grecia continental. Sin embargo, el jabalí de Calidón o los Siete contra Tebas no contaban con precedentes similares y habrá que irse a la cerámica o a la escultura de bulto redondo para encontrar precedentes (p. 188).

Quizá lo más interesante es la particular combinación de temas, como los Siete contra Tebas y la muerte de los pretendientes de Penélope, que aparece conjuntamente en otros monumentos como la pintura mural de Onasias y Polignoto en el templo de Atenea Areia en Platea. Lo que es obvio es que los mitos escogidos parecen tener un fuerte vínculo con Atenas, especialmente las hazañas de Teseo, que no son conocidas en ningún otro monumento licio. Esto podría sostener la posible influencia del *Theseion* de Atenas, aunque Barringer observa que la carencia de evidencias sobre la forma del monumento ático hace imposible ir más allá de la hipótesis (p. 192). El objetivo que se oculta detrás de la yuxtaposición de temas mitológicos griegos con escenas del difunto no es otro que heroizarlo, comparando sus hazañas en vida (en las escenas no mitológicas) con las versiones griegas (p. 196). La obvia asociación entre el gobernante y el héroe tendrá mucha trascendencia en el mundo oriental, empezando por Alejandro Magno y Aquiles; así, el préstamo de mitos griegos en el caso de Trysa tendrá su contrapartida en la importación de ese modelo de heroización que perdurará en el mundo helenístico.

La autora cierra el estudio con un escueto capítulo de conclusiones en las que apunta interesantes aspectos que podrían ser también objeto de análisis en ulteriores trabajos.

En este libro se analiza de una manera sencilla y amena un tema de gran complejidad como es el polimorfismo del mito. Con tan sólo cinco ejemplos Barringer ha podido de-

mostrar la asombrosa versatilidad del mito griego en la escultura arquitectónica, abriendo camino a otras posibles interpretaciones e inspirando futuros estudios que tengan en cuenta nuevas lecturas iconográficas. El uso político del mito, la adaptación del mismo a intereses espurios y privados, son temas que ya han sido tratados con mucho éxito por otros autores, sin embargo la gran virtud de esta obra es revisitar monumentos fundamentales en la historia del arte griego con una nueva mirada y relegando a nota todo aquello que complicaría en vano sus argumentaciones. Si todo ello lo unimos a una edición llena de fotografías y de fácil manejo, no cabe duda de que nos encontramos ante una obra que facilitará enormemente el acceso de los legos a la temática y que para el lector erudito será una muy placentera lectura.

PILAR DIEZ DEL CORRAL CORREDOIRA

E. Á. RAMOS JURADO, J. RITORÉ PONCE, A. VILLARRUBIA MEDINA y M. BRIO-SO SÁNCHEZ, *Cuatro estudios sobre exégesis mítica, mitografía y novela griegas*, ed. por E. Á. Ramos Jurado, Zaragoza, Pórtico, 2009, 248 pp.

La obra que se reseña a continuación es fruto de la reunión de cuatro trabajos realizados por miembros del grupo de investigación HUM 124 del Departamento de Filología Griega y Latina de la Universidad de Sevilla. Una breve presentación, en la que el editor indica el plan de la obra, aparece seguida por el primero de los cuatro estudios de que se compone el volumen. Bajo el título “Del antialegorismo de Platón al alegorismo de su entorno. Poesía y filosofía en Grecia en el siglo IV a.C”, el profesor Enrique Ángel Ramos Jurado analiza el ambiente permeable al procedimiento de la exégesis alegórica en el que se desenvuelve el platonismo, opuesto en teoría a tal hábito. La exposición comienza con el desajuste surgido entre una poesía de pretendida inspiración divina como la homérica o la hesiódica y la naciente filosofía que, en las figuras de Jenófanes o Heráclito, asesta duras críticas al antropomorfismo característico de los dioses de la épica, refugiados bajo la mencionada égida de la exégesis alegórica, aún de corte físico o moral. A continuación, se analiza el desarrollo que sigue la alegoría en la filosofía presocrática, en cuyo seno gana adeptos como Parménides, Empédocles o Anaxágoras, hasta llegar al círculo de Sócrates, en el que, según se nos hace notar, Eurípides y Antístenes también parecieron hacer uso de dicha práctica. Tras esta puesta en situación y con la compañía de abundantes y extensas citas platónicas, se analizan, primero, la naturaleza de la teología desarrollada por Platón, enfrentada a la mitología tradicional, y, segundo, su incompatibilidad con el recurso de la exégesis alegórica, que estaba en contradicción directa con la verdad sin dobleces inherente a la divinidad postulada por él. Aun así, como apunta el autor, el *corpus* platónico no se vio libre de obras, aunque de dudosa paternidad, en las que aparecen aquí y allá muestras de alegoría. Por otro lado, el más aventajado de los alumnos de Platón, Aristóteles, se vale de dicho recurso en múltiples ocasiones. El estudio termina con la mención del neoplatónico Proclo y su reflexión acerca de la necesidad o no de aplicar la exégesis al maestro, con lo que la figura de Platón se nos aparece como una pequeña isla renuente al ejercicio de la alegoría en un espacio en el que ésta gana cada vez más fuerza.

Joaquín Ritoré Ponce escribe el segundo de los artículos que aparecen en el volumen, “Heracles en la encrucijada: significados y metamorfosis del mito en la literatura griega antigua”. En él se propone el autor recomponer la transmisión del relato desde el testimo-

nio de Jenofonte que, según sus palabras, recogió de Pródico de Ceos (*Mem.* 2.1.20.17-2.1.34.5), hasta sus últimas apariciones en la edad antigua. La historia del joven Heracles, indeciso ante los ofrecimientos de Ἄρετή y Κακία, que se limita en un primer momento a ser soporte para la recreación de discursos antitéticos, pasará entre cínicos y estoicos a transformarse en exaltación del héroe sabio, sometido al designio del hado y conforme con las penalidades que lo lleven a la virtud. El estudio avanza, siempre apoyado en citas de los textos griegos mencionados seguidos de sus correspondientes traducciones, analizando las versiones del mito que componen Filón de Alejandría y la *Tabla de Cebes* en el ámbito estoico, Cicerón, Ovidio y Silio Itálico entre los latinos, Justino y Clemente en la literatura cristiana, Filóstrato, Luciano, Dión de Prusa y Máximo de Tiro en la segunda sofística y Juliano, Basilio y Temistio en la antigüedad tardía. A través de todos estos testimonios, veremos a Heracles pasar de héroe, como se ha dicho, a sabio, o a ser sustituido en su papel por Ovidio en *Amores*, por Escipión en la versión de Silio Itálico o por Trajano en Dión; Κακία pasará a ser Ἡδονή entre los estoicos y mutará junto con Ἄρετή en la pareja Τυραννίς y Βασιλεία en la versión de Dión de Prusa o en el par *Escultura y Educación* en la de Luciano; la estructura misma del relato pasará de ser la típica de los δισσοὶ λόγοι en los primeros testimonios a estar fuertemente influida por los discursos pictóricos a partir de la versión de *Cebes*.

El penúltimo de los estudios del volumen, “La mitografía griega y sus autores”, escrito por Antonio Villarrubia Medina, se concentra en el análisis de los orígenes y la historia del género mitográfico y en la enumeración de los principales autores del mismo. Como decimos, el capítulo comienza con una breve historia del término μυθογραφία y de sus primeros testimonios, nacidos del cálamo de los genealogistas, por un lado, y de los primeros historiadores, por otro. A continuación, el autor introduce algunas reflexiones sobre la interrelación entre mitografía e historia a lo largo de la literatura griega, del vínculo entre ambas en un primer momento a la relativa renuencia de la historia por el mito después. Para completar estas consideraciones previas, se definen las distintas corrientes de interpretación del mito en la antigüedad: la exégesis alegórica, el racionalismo, el evemerismo y la etimología. En la segunda parte de este capítulo, se enumeran y estudian los siguientes mitógrafos: Paléfato de Paros y su Περὶ ἀπίστων, Eratóstenes de Cirene y sus Καταστερισμοί, Partenio de Nicea y sus Ἐρωτικά παθήματα, Conón de Capadocia y sus Διηγήσεις (obra perdida, cuyo contenido nos ha transmitido Focio), la Βιβλιοθήκη de Apolodoro, el Περὶ παραδόξου ἱστορίας de Ptolemeo de Alejandría, la Μεταμορφοσέων συναγωγή de Antonino Liberal, el Περὶ ἀπίστων de Heráclito el Homérico, Juan Pedíasimo y su Περὶ τῶν δώδεκα ἄθλων τοῦ Ἡρακλέους, los Ἐπίθετα θεῶν de Nicetas, algunos tratados anónimos, como el *Anonymus de Incredibilibus* o las Ἀλληγορίαι ὀνομάτων θεῶν, y los Διηγήματα o compilación de relatos mitológicos breves de rétores tardíos.

Máximo Brioso Sánchez es el encargado de dar cierre al volumen con el estudio titulado “*Autor, narrador, lector y narratario en la novela griega antigua*”. Comienza esta sección con una serie de consideraciones sobre los términos narratológicos de *lector real*, *lector implícito* o *virtual* y *narratario* o *destinatario interno*, por un lado, y *autor real*, *autor implícito* y *narrador*, por otro, y las matizaciones que han de hacerse a estas etiquetas en el caso particular de la novela griega. Acto seguido, el autor dedica algunas páginas a reflexionar sobre la naturaleza de la novela griega, qué tipología podría ocupar ésta dentro del género, destacando su carácter didáctico, que se desarrolla tanto a través de los juicios del autor sobre la historia de sus personajes, como por medio de ésta misma, y siempre sobre las

bases del idealismo y el moralismo con el tema central del amor encaminado al matrimonio. A continuación, se analiza la influencia sobre la novela griega del género historiográfico, que constituyó el principal modelo narrativo de aquella y que le aportó figuras como la del narrador omnisciente, aun cuando, como señala el autor, esta influencia se limitó sólo al impulso inicial, tras el que la novela siguió un camino divergente. Prosigue el estudio centrándose en las figuras de *autor* y *narrador*, en la falta de información de la que adolecemos en el primer caso (los autores suelen serlo de una sola obra, a la que hemos de ceñirnos para conocer su actitud ante el género a falta de escritos teóricos) y en la tipología que presenta la novela griega en el segundo (*narrador interno*, *narrador omnisciente*, *narrador testigo*...). Se estudian, en lo sucesivo, los elementos que, por su homogeneidad, nos ayudan a determinar la existencia de una conciencia de género entre estos autores: así, por ejemplo, la temática amorosa, la creciente extensión de los textos con el paso del tiempo, elementos estructurales como la articulación narrativa, relatos internos (ya sean recapitulaciones, se propongan solventar una laguna argumental o sean autónomos) y el tipo de final, los tópicos o, incluso, elementos paratextuales como el título. Por último, se acomete el análisis de la relación entre *narrador* y *narratario*, impersonal y distante en este tipo de novela, paralela a la contención del *autor* como *narrador* en la referencia a sí mismo.

En resumen, nos encontramos ante un volumen escrito por cuatro expertos en sus respectivas materias que aúna en sus páginas sendos estudios llevados a cabo con exhaustividad, con claridad expositiva y con el rigor filológico que transmite una obra en la que se hace referencia constante a las fuentes primarias (citadas *in extenso* en dos de ellos) y que aparece acompañada de una abundantísima recopilación bibliográfica especializada.

FRANCISCO RODRÍGUEZ GARCÍA

MARKUS KOHL (ed.), *Pergame. Histoire et archéologie d'un centre urbain depuis ses origines jusqu'à la fin de l'Antiquité*, Paris, Université Charles de Gaulle-Lille III, 2008, 303 pp.

La monografía a reseñar es un compendio de trece artículos y una introducción, en los que se recogen los resultados de un coloquio internacional organizado por el centro de estudios HALMA (Historia, Arqueología y Literatura del Mundo Antiguo), durante los días 8 y 9 de diciembre de 2000. Tomando como punto central la ciudad de Pérgamo en Asia Menor, este estudio recoge los nuevos planteamientos e investigaciones sobre la historia misma de la urbe, su arquitectura, su hallazgo y descubrimiento, así como la visión de la sociedad ante sus monumentos, principalmente el altar expuesto en el museo berlinés del que toma su nombre, *Pergamonmuseum*.

En el prefacio, M. Kohl, como editor de la obra, realiza un pequeño ensayo en el que se refleja el objetivo principal de la obra. Esto es, la elaboración de un trabajo que abarque la historia antigua de la ciudad de Pérgamo, partiendo desde el periodo geométrico hasta el alto imperio romano, analizando los aspectos más relevantes de ésta que han influenciado la historia contemporánea; así como las diversas herramientas utilizadas por el investigador para transmitir y difundir el avance de la investigación a la sociedad. Es por ello que propone la división del trabajo en dos partes fundamentales, 1) la historia de la investigación y la comunicación de los resultados al público, que abarcan los tres primeros artículos y, 2) los

orígenes históricos, mitológicos y materiales de Pérgamo, en los que quedarían emplazados los restantes.

En el primer artículo de la monografía, J. Süß, “Antike und multimedia. Eine CD-ROM über Pergamon” (pp. 13-22), analiza la importancia de la interdisciplinariedad para la difusión de las nuevas investigaciones al público. En el mismo, se recoge la elaboración de un programa informático denominado como *Pergamon-Geschichte und Monumente der antiken Stadt*, en el que aparecen las reconstrucciones de hasta treinta edificios pertenecientes a la ciudad, en cinco épocas distintas. De este modo, se puede observar la evolución diacrónica de las estructuras, así como sus detalles arquitectónicos, puesto que cada uno de ellos lleva implícita una ficha que analiza su planimetría, cronología, función y dimensiones.

El segundo artículo pertenece a K. Nohlen, “Ausgraben in Pergamon – Bauen in Preussen. Zur Biographie der ersten Grabungsarchitekten” (pp. 23-52), quien realiza un estudio de los principales arquitectos alemanes del siglo XIX que durante su periodo de formación, pasaron algunas temporadas trabajando en las excavaciones de la ciudad de Pérgamo. Así, partiendo de las primeras campañas dirigidas por Carl Humann y Alexander Conze, aparecen arquitectos tan renombrados para el mundo alemán como Wilhelm Dörpfeld, Emmanuel Pontremoli (de origen francés) y Richard Bolh, con quien se alcanza el punto álgido o “Hauptarbeitskraft”, ya que publicó una extensa obra dedicada a la difusión de las excavaciones. El estudio finaliza con Hermann Stiller y Otto Raschdorff, a quien se les dedica un apartado aparte, ya que frente a la teoría tradicional, el autor considera que sí fueron influenciados por la arquitectura característica de la ciudad de Pérgamo, al menos en la tipología decorativa de los edificios que ambos proyectaron.

En el tercer artículo, A. Bohne, “Der Pergamonaltar in Berlin: Aspekte seiner Rezeption im deutschen Bürgertum am Ende des 19. und zu Beginn des 20. Jahrhunderts” (pp. 53-92), utiliza cuatro argumentos para justificar la importancia del altar de Pérgamo en los estudios universitarios de tipología humanística. De este modo, analiza la gran cantidad de copias en yeso que se realizan del mismo para ser expuestas en las universidades más importantes del país como: Darmstadt, Riel, München, Marburg, Tübingen, Dresden, Bonn, Göttingen... etc.

En la cuarta aportación, F. H. Massa-Pairault, “Sur quelques motifs de la frise de la Gigantomachie: définition et interprétation” (pp. 93-120), analiza las distintas interpretaciones que se han realizado del friso de la Gigantomaquia de Pérgamo, llegando a la conclusión, como Erika Simo y Carl Robert, de que se están conciliando los temas mitológicos con los temas astrales, con motivo de representar la construcción del orden del mundo.

Con el siguiente artículo, F. Queerel, “L’image dynastique des Attalides” (pp. 121-146), comienzan las aportaciones dedicadas a la historia de la ciudad. En este, se analiza la elaboración de la imagen dinástica de los reyes atálidas comparando las distintas iconografías monetarias en las que aparecen representados, así como la estatuaria. A través de ellas se puede observar la política unitaria perseguida por los dinastas, ya que utilizan el retrato de su fundador Filetairo para justificar su soberanía.

El sexto artículo, M. Kohl, “La Pergame d’Apollon depuis les temps de l’Iliade homérique à l’èpoque hellénistique” (pp. 147-170), se remonta a los orígenes míticos del primer asentamiento en la ciudad, que el autor data en torno al siglo V a.C., ya que en este momento es cuando se fechan los edificios más importantes de la urbe que claramente están

identificando un asentamiento permanente: el templo de Hera, el Asclepeion y unas estructuras destinadas a reuniones seguramente, de tipo político.

El séptimo y octavo artículo se pueden relacionar ya que ambos analizan las leyendas míticas de origen de la ciudad de Pérgamo y su conexión con el mundo heroico. El primero de ellos, A. Jacquemin, “De Pergame à Delphes: Andromaque et ses amants” (pp. 171-188), estudia la vinculación de Pérgamo con Tesalia y el reino del Epiro. Para ello, analiza el origen del culto a Neoptólemo en Delfos, que la autora fecha con la entrada de Tesalia en la anficiónía. De este modo, la vinculación quedaría establecida a través del casamiento de Andrómaca, viuda de Héctor, con Neoptólemo, de cuya unión nacerá Pérgamo, de quien toma el nombre la ciudad estudiada. Sin embargo, en el segundo de los artículos, M. A. Zagdoun, “La version pergaménienne de la légende de Télèphe” (pp. 189-204), analiza la introducción de la leyenda mitológica que uniría a la ciudad con los Heráclidas en época helenística, como herramienta de la que se valdrían los Atálidas para propaganda política de su soberanía.

En el noveno artículo, B. Virgilio, “Sur quelques concessions attalides à des communautés sujettes” (pp. 205-222), analiza la intervención de los gobernantes Atálidas en la administración de la tierra y en las estructuras económicas. De este modo, se estudian las distintas concesiones que estos gobernantes otorgan a algunas de sus comunidades, que tradicionalmente se han denominado como *katoikia* o *katoikoi*, palabra que destaca el carácter militar de las urbes. Sin embargo, el autor argumenta que esta categoría también podría definir a una villa, un pueblo o un barrio, considerando de este modo el carácter agrícola del territorio, que como se alude en la exposición, quedaba bajo el control de los distintos gobernantes.

Los tres artículos siguientes se pueden unificar en torno a una misma temática, la relación de Pérgamo con los territorios circundantes. De este modo, en el primero de ellos, H. L. Fernoux, “Rivalité politique et culturelle entre les royaumes de Pergame et de Bithynie” (pp. 223-244), se destaca la lucha entre ambos estados por el control territorial y cultural de la zona noroeste de Asia Menor. Este estudio se centra en la propaganda política que utilizan ambos reinos para granjearse un mayor protagonismo en la zona. Sin embargo, en el siguiente artículo, M. Ch. Marcellesi, “Une cité devenue capitale royale: l’histoire monétaire de Pergame dans son contexte micrasiatique” (pp. 245-256), se refleja la historia de la ciudad a través de las acuñaciones monetarias, desde las primeras monedas en las que aparece el nombre de la ciudad hasta la llegada de los Atálidas. De este modo, se analiza la relación de la ciudad con su contexto territorial, argumentándose que Pérgamo no es una ciudad real desde los inicios de su fundación como queda reflejado en la iconografía monetaria. El tercer artículo que se introduce en esta temática es el de J. F. Bommelaer, “Pergame et le théâtre de Delphes” (pp. 257-280), donde se relaciona la política evergética de los dinastas atálidas con la erección de la terraza dedicada a los gobernantes de Pérgamo, así como el sufragio de varias obras, entre las que destaca el propio teatro. De este modo, el autor, dejando de lado las teorías tradicionales, señala la delimitación de dos fases constructivas en el teatro, que quedarían reflejadas por la diversidad arquitectónica que presenta su construcción.

El último de los artículos, que da cierre a la monografía, es el de G. Siebert, “Céramiques pergaméniennes à reliefs appliqués et fêtes Attalides” (pp. 281-298), en el que se realiza un estudio de las distintas tipologías que presenta la cerámica de la ciudad de Pérgamo. De este modo, se desecha la teoría tradicional que la relaciona con los rituales de-

dicados al gobernante, ya que tan sólo han sido estudiadas según la forma que presentaban. Sin embargo, el autor promueve un estudio iconográfico de las mismas, tras el que valora que estos utensilios eran utilizados en banquetes y celebraciones de diversa índole entre los que destacarían las ceremonias a Dionisio, debido a la gran cantidad de representaciones al vino que se hallan en las mismas.

La monografía es excelente ya que toca temas bastante novedosos que van más allá de valoraciones infundadas y aporta gran cantidad de documentación basada en registros tanto arqueológicos como literarios que arrojan luz al estudio de la ciudad de Pérgamo. Cada artículo tiene aparejado un apéndice bibliográfico específico actualizado, así como un resumen en francés, inglés y alemán, para un primer acercamiento al lector del artículo. Se recomienda su lectura, ya que no sólo plantea temas históricos de la propia ciudad, sino la utilización de la metodología para el acercamiento de este tipo de estudios al público en general.

ROCÍO GORDILLO HERVÁS

BERNAL CASASOLA, D. y RIBERA I LACOMBA, A. (eds. científicos), *Cerámicas hispanorromanas. Un estado de la cuestión*, Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, 2009, 808 pp.

Una obra tan voluminosa y compleja como *Cerámicas hispanorromanas. Un estado de la cuestión*, impecablemente editada por Darío Bernal y Albert Ribera y que, a cargo nuevamente del Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, alcanza ahora su segunda edición, presenta al recensionador un problema fundamental de enfoque. Una presentación general y descriptiva del volumen con valoración general sobre su importancia científica y un comentario particular sobre las aportaciones individuales al mismo se antoja insuficiente para dar cuenta de un empeño editorial de tal magnitud y tan oportunamente concebido. Un tratamiento analítico de puntos firmes y cuestiones pendientes de todos y cada uno de los aspectos de la investigación en cerámicas romanas de Hispania tal como se refleja en el libro es no sólo imposible en el estrecho marco de las pocas páginas de que se dispone en esta sede, sino que además desborda ampliamente los conocimientos y la capacidad crítica de una sola persona.

La última afirmación constituye, en sí, una valoración del camino recorrido por la investigación de la cerámica romana producida en la Península Ibérica. Que hoy sea imposible para un investigador o un grupo restringido de investigadores abarcar los principales aspectos de la misma en toda su extensión y problemática dice mucho acerca del enorme impulso y del avance que han experimentado en los últimos decenios los estudios sobre cerámicas hispanorromanas en España y Portugal. Prueba de lo mismo es que en la obra que comentamos en estas líneas se han dedicado el prólogo (Bernal y Ribera) y los tres primeros capítulos completos (Beltrán, Járrega e Illarregui) a la retrospectiva sobre la investigación pasada y a la prospectiva de la futura. Con respecto al presente, la misma estructura del libro y el amplio elenco de autores que en él participa dan fe del carácter actual de la investigación arqueológica en cerámicas hispanorromanas, un carácter que viene marcado por dos notas fundamentales: su complejidad y su carácter ineludiblemente colectivo.

La complejidad de la investigación deriva no sólo del aumento exponencial en los últimos años del registro cerámico, sino también, y sobre todo, de la multiplicación, incluso superposición, de perspectivas posibles en el tratamiento de la documentación cerámica en Arqueología. La organización de la obra es en parte una consecuencia de esta multiplicación de perspectivas. A un cuerpo central de trabajos, que se agrupan en función de la pertenencia de las producciones tratadas a períodos históricos establecidos (conquista y Romanización, Principado, Antigüedad Tardía), se suman temáticas generales o “tranhistóricas” que se refieren básicamente a los aspectos técnicos y organizativos de la producción cerámica (Díaz Rodríguez), a la arquitectura de los hornos (Coll), al carácter de las imitaciones (Principal), a la funcionalidad específica del ánfora como contenedor de mercancías para el transporte (lo que la convierte en una clase cerámica a medio camino entre el mundo de la producción y el de la distribución), a la existencia de elementos constructivos (Roldán Gómez) o “decorativos” (Ramos) realizados en cerámica (lo que demanda para ellos un tratamiento específico) o al recurso a disciplinas diferentes a la específicamente arqueológica (arqueometría: Gurt y Martínez Ferreras, epigrafía: Remesal) cuya aportación es insoslayable para la comprensión de aspectos tecnológicos y/o sociales de las producciones cerámicas.

El carácter colectivo se desprende de la complejidad y de la necesaria especialización de la investigación en cerámicas arqueológicas. A este respecto, parece un evidente acierto haber incorporado a los colegas que se dedican al estudio de las cerámicas hispanas llamadas prerromanas. Primero, porque se trata de producciones cuyo recorrido cronológico alcanza, a menudo holgadamente y no precisamente con carácter marginal, la época romana; segundo, porque su influencia en la conformación de los repertorios romanos o romanizados de las provincias hispanas es más que notable en la mayoría de los casos. El estudio de estas producciones, dadas sus connotaciones “étnicas”, es básicamente regional. Desde una perspectiva meridional, llama la atención favorablemente la consideración aparte de los repertorios cerámicos turdetanos (Ferrer y García Fernández) con respecto a los celtibéricos (Burillo, Cano y Saiz), ibéricos (Bonet y Mata) y tardopúnicos (Adroher). No sólo porque esto contribuye a superar una visión meramente administrativa o territorial de la Turdetania, ni porque la pertenencia “étnica” de los turdetanos al tronco general ibérico sea matizable, cuando no directamente cuestionable, sino también porque las raíces de las producciones turdetanas en el mundo colonial tartesio y en el fenopúnico gaditano contribuyeron a la conformación de un repertorio con personalidad propia desde las perspectivas técnica, funcional y decorativa que estaba pidiendo una síntesis adecuada. No menos destacable es la inclusión de las cerámicas castreñas (Fernández Fernández), cuya consideración en el marco de la obra las rescata de un injusto olvido, más allá de su ámbito inmediato de difusión, que dura ya decenios.

Los cambios de distribución, uso y función de las cerámicas finas en estos momentos de transición entre lo prerromano y lo romano quedan igualmente valorados con la inclusión en orden consecutivos de trabajos específicos para las cerámicas llamadas de tipo “Kouass” (Niveau), las de barniz negro (Pérez Ballester), las producciones militares de Hispania (Morillo), y las cerámicas de imitación tipo “Peñaflor” (Bustamante y Huguet). En el estudio de unas categorías se ha avanzado hasta el momento más que en otras, pero las implicaciones de todas ellas para el estudio de los procesos de aculturación y de cambio social son tan evidentes como multifórmes.

Las producciones militares de Terra Sigillata de Tradición Itálica, las llamadas cerámicas de tipo Peñaflor o, según la propuesta de Bustamante y Huguet, de “Barniz Rojo

de Tradición Hispana”, y las producciones bracarenses (Morais) son las cerámicas finas altoimperiales de imitación que son tratadas *in extenso* en el libro.

Es cierto que se trata de series bien diferentes: la primera corresponde a productos de *offinatores* itálicos trabajando en suelo hispano, lo que la convierte en una producción de sigilata *avant la lettre*; la segunda responde más bien a un gusto determinado que busca inspiración formal en ciertas formas de sigilata itálica, gálica, hispánica o de cocina itálica más que a la voluntad de imitar fielmente un producto foráneo; la tercera parece, por el contrario, imitar directamente los repertorios de TSH habituales entre mediados del siglo I e inicios del II d. C. Aunque se propone un traslado de alfareros béticos a los talleres bracarenses como origen del fenómeno de “imitación” local, las características técnicas de la producción no permiten considerarlas como parte de la tradición artesanal de las verdaderas sigillatas, lo que es especialmente cierto si se considera que los repertorios imitados no se restringen a las formas hispanas de vajilla fina.

También es cierto que no son, ni en la Citerior, ni el la Bética, ni en la Lusitania, los únicos casos de series inspiradas en sigilatas o que las imitan. Cualquiera con una cierta experiencia clasificando material ha tropezado con contextos de casi todas las épocas en los que se encuentran presentes piezas de barniz rojo difícilmente catalogables y con características técnicas muy variadas que se sitúan en uno de los puntos ilustrados por la monografía (desgraciadamente en el estado actual de los conocimientos no es posible ir en esta cuestión más allá de la “ilustración de situaciones”): inspiración, imitación o verdaderas sigilatas. El fenómeno, que encuentra en el trabajo dedicado al Mediterráneo como ámbito de imitaciones (Principal) un contexto de comprensión que supera el caso de las sigilatas, es tal vez uno de los aspectos abiertos más estimulantes para la investigación futura.

El caso contrario, el de las pervivencias y transformaciones de los repertorios pintados “indígenas”, es mostrado en el capítulo dedicado a las cerámicas “tipo Clunia” y otras producciones pintadas peninsulares (Abascal), que aporta luz sobre la pervivencia de las tradiciones prerromanas, otro de los temas que merecerán, por lo relativamente desconocido, de una atención especial en el futuro. Esto es lo que ya está ocurriendo, y hablamos por lo que conocemos, en lugares como el Bajo Guadalquivir, donde se empiezan a mostrar, de acuerdo a la línea general presentada por la síntesis citada, un horizonte final con personalidad propia que se desarrolla entre muy finales del siglo II a. C. y época de Tiberio al menos.

Mucho mejor conocido, el panorama de las diversas sigilatas hispanas: TSH (Fernández García y Roca), TSHB (Fernández Ochoa y Zarzalejos), TSH intermedia y tardía (Paz Peralta) y TSHTM (Orfila) encuentra en la monografía un tratamiento exhaustivo, adecuado además a la variedad de producciones existente en la Península Ibérica, aunque, con respecto a algunas de ellas, como la TSHTM, quede aún camino por recorrer, dado su relativamente reciente definición. Ello hace todavía difícil, por ejemplo, determinar el origen de su producción o rastrear sus relaciones con otras clases cerámicas.

Interesante resulta la atención que se presta en una de las aportaciones a otro fenómeno de imitación, esta vez tardoantiguo: el que afecta a las cerámicas africanas de mesa (sigilatas claras) y cocina (Aquilué), algunas de cuyas formas se copiaron profusamente en los territorios peninsulares entre mediados del II y mediados del V d. C. El trabajo que en la monografía que tratamos se dedica a estas series plantea una panorámica general articulada y coherente, lo que debería resultar un acicate para la investigación sobre estas

series, que cuenta ya con suficientes materiales contextualizados como para realizarse con garantías.

Volviendo a las producciones altoimperiales, los avances de la investigación sobre el complejo mundo de las cerámicas de paredes finas hispanas se plasman en dos trabajos de síntesis, dedicados a las paredes finas de la fachada mediterránea peninsular y las Baleares (López Mullor), por un lado, y a las de Mérida y el cuadrante NO de la península (Martín Hernández y Rodríguez Martín), por otro. Uno queda reservado a las lucernas (Morillo y Rodríguez Martín), cuyos estudios han alcanzado un notable impulso en los últimos quince años; uno a las cerámicas vidriadas (Paz Peralta), habitualmente ignoradas, y uno se reserva (Serrano) para las comunes altoimperiales, lo que parece tal vez insuficiente, dado el desarrollo que los estudios de cerámicas romanas comunes y de cocina están alcanzando en los últimos años, gracias a los cuales estas producciones están abandonando el papel subordinado que la investigación arqueológica les venía reservando hasta hace bien poco. Tan es así que en el bloque de las cerámicas tardoantiguas, quizás aquél en el que más se ha avanzado en el conocimiento del material común, se consagran dos síntesis a ellas, si bien puede decirse que se trata de producciones que presentan una cierta singularidad geográfica (comunes tardías de Ibiza: Ramón) o cultural (producciones comunes de transición al mundo paleoandalusí: Alba y Gutiérrez Lloret). En ambos casos se ha llenado un vacío en lo referido a panoramas de síntesis que muestra que la monografía que comentamos no es sólo, como reza su título, un mero estado de la cuestión, sino también un decidido impulso hacia el conocimiento futuro.

Este mismo carácter intermedio entre la retrospectiva de la investigación pasada y la prospectiva de la futura tiene precisamente el apartado dedicado a las ánforas. Concebidas como contenedores de mercancías y como mercancías ellas mismas, según se ha indicado más arriba, su posición en el proceso productivo y distributivo las convierte en una clase cerámica de indudable interés para los estudios de economía antigua. Así se ha entendido desde los orígenes de su estudio, ligado al de las inscripciones comerciales que llevaban muchas de ellas. No es este el lugar para glosar los muchos avances recientes en el conocimiento de las ánforas hispanas, pues las síntesis que aquí se recogen los muestran de forma elocuente, tanto en lo que hace a las producciones prerromanas, cuya presencia aquí (Ribera y Tsantini al respecto de las ibéricas, Sáez Romero al de las tardopúnicas) tiene la misma justificación conceptual que la del resto de las clases cerámicas “indígenas” comentadas más arriba, como a las tarraconenses (López Mullor y Martín Menéndez), las béticas (García Vargas y Bernal) o las lusitanas (Fabião), grupos provinciales todos ellos en los que las novedades y los avances son tan numerosos como sorprendentes y estimulantes.

Los trabajos citados introducen matices y perfiles al respecto de centros de producción, cronologías, morfologías o aspectos técnicos de la producción que parece anunciar como labor para el futuro la necesidad de una reordenación general del mundo productivo anfórico, de Hispania en general y de cada provincia en particular, que tenga en cuenta para la definición de las clases tipológicas tanto los aspectos morfológicos clásicos como los tecnológicos, ligados al empleo de técnicas o al seguimiento de tradiciones subregionales específicas que hacen que un mismo perfil de ánfora pueda ser abordado desde perspectivas diferentes según sus posibles materializaciones técnicas. Ello enriquece el panorama digamos “macrorregional” o provincial tanto como ayuda a comprender los préstamos formales entre zonas geográficas y los movimientos de artesanos entre zonas incluso alejadas y per-

tenecientes a divisiones provinciales distintas. Desde luego, esto no exime de profundizar en los aspectos puramente formales que presentan aún lagunas considerables. Al respecto, no está de más indicar una pequeña errata en la fig. 3. del trabajo dedicado a las ánforas béticas, donde, por un desplazamiento de un ejemplar, el pie queda descabalgado, siendo el orden correcto de enumeración el siguiente: 1. Ovoide gaditana; 2. Dr. 7: 3. Dr. 8; 4. Dr. 9; 5. Dr. 10/11; 6. Dr. 12; 7. Dr. 14; 8. Beltrán IIA; 9. Beltrán IIB; 10. VC I.

La obra se completa, como se ha indicado, con el tratamiento de otras producciones cerámicas y de aspectos diversos (arqueometría, epigrafía) propios de disciplinas conexas con la Arqueología y los estudios anfóricos.

Siempre se echan de menos temas y autores, es inevitable, en una obra como ésta, de tan compleja gestación, tan amplio recorrido y tan ambiciosos propósitos. Disponibilidad de espacio, problemas de tiempo o la emergencia reciente de temas que simplemente aún no se han consolidado en el panorama científico general dejan fuera algunos aspectos de interés o los asumen de forma insuficiente. Cada uno habrá pensado ya sus ejemplos y no insistiremos en ello. Preferimos mejor alegrarnos de lo hecho con tanto empeño como solvencia por los editores y cada uno de los autores de la monografía, y también ilusionarlos por lo que queda por hacer.

Entre tanto, esta cuidadosa obra de la Universidad de Cádiz que ahora alcanza su segunda edición, lo cual muestra la oportunidad y utilidad de la misma, nos pone ante unos resultados sólidos y rigurosos en el que toda la investigación peninsular, desde los pioneros más lejanos a los jóvenes que recién se incorporan, tiene su parte y su mérito. Tal vez por ello, como colofón lógico de un trabajo que, surgido en su primera materialización del XXVI Congreso de la sociedad *Rei Cretariae Romanae Fautores*, ha permitido visualizar de un solo golpe, incluso con sorpresa, los contornos y los contenidos de la investigación ceramológica hispano-portuguesa, se ha instalado entre nosotros una ilusionante sensación de comunidad científica que, finalmente, está fructificado en la creación de asociaciones, como la *Sociedad de Estudios de la Cerámica Antigua en Hispania* (SECAH), muy activa desde sus inicios recentísimos, o de grupos de trabajo entre arqueólogos que tratan temas similares en territorio peninsular. Las bases para el trabajo futuro parece que comienzan a sentarse. Que así sea y que todos alcancemos a ver una parte al menos de este porvenir.

ENRIQUE GARCÍA VARGAS

J. M. CANDAU, F. J. GONZÁLEZ PONCE y A. L. CHÁVEZ REINO (coords.), *Libyae lustrare extrema. Realidad y literatura en la visión grecorromana de África. Homenaje al Prof. Jehan Desanges*, Sevilla, Secretariado de Publicaciones de la Universidad de Sevilla, 2008, 482 pp.

Recoge este *Libyae lustrare extrema* las contribuciones nacidas al hilo del más que merecido homenaje rendido a Jehan Desanges. Tomando como excusa el octogésimo aniversario del profesor y como hilo conductor su dilatadísima trayectoria investigadora, sale a la luz este volumen organizado en dos partes.

La primera de ellas tiene como título “Base documental: algunas evidencias del grado de conocimiento del África antigua en ámbito grecorromano” y recoge un total de siete contribuciones.

Fernando López Pardo, en su trabajo “Marinos y colonos fenicios codificando la costa atlántica africana” (pp. 25-51), consigue -conjugando las fuentes textuales greco-latinas, los datos numismáticos y epigráficos y los vestigios arqueológicos- demostrar la existencia de una rica toponimia de origen fenicio-púnico en la costa atlántica, desde cabo Espartel hasta el valle del Sous y las estribaciones del Alto Atlas, propiciada por las necesidades referenciales de los navegantes y exploradores.

Eduardo Ferrer Albelda, por su parte, trata sobre “Cartago y la transmisión de los conocimientos geográficos sobre el Extremo Occidente” (pp. 53-65). Basándose en testimonios textuales griegos, propone una doble explicación a la más que significativa disminución de datos geo-etnográficos relativos a las zonas extremo-occidentales de la ecúmene en la literatura griega de época clásica. Por un lado, habría una causa histórica, como sería la firma de tratados entre Cartago y otras potencias mediterráneas y la supremacía comercial de la metrópolis púnica en esa área territorial. Por otro, estaría la falta de interés de los propios griegos por unos territorios que se hallaban sumamente alejados de su ámbito de influencia.

La tercera contribución la firma Juan Gran-Aymerich y versa sobre “La presencia etrusca en Cartago y su relación con las navegaciones en el Mediterráneo occidental y el “Círculo del Estrecho” (pp. 67-98) durante los siglos VII-V”. En ella, defiende que la presencia de producciones etruscas, en el extremo occidental del Mediterráneo, ha de ser interpretada no sólo en el marco general de importaciones que llegan a la Península Ibérica de la mano de fenicios, púnicos y griegos, sino como resultado de las propias inquietudes comerciales de las comunidades etruscas.

La cuarta aportación, suscrita por Alfredo Mederos, aborda la problemática del “Periplo insular y continental norteafricano de Sertorio (81-80 a. C.)” (pp. 99-116). Así, el profesor Mederos plantea que las dos estadias de Sertorio en el Norte de África no fueron, ni mucho menos, fortuitas. De este modo, el peregrinar de Sertorio vendría marcado por las acciones militares de Pompeyo en la costa norte-africana mediterránea y seguiría las pautas de un antiguo periplo púnico nacido al calor de las restricciones establecidas por Cartago a Roma en el Segundo Tratado firmado por las dos potencias.

La doctora Aranegui Gascó, por su parte, habla sobre “La arqueología de Lixus y la monarquía mauritana” (pp. 117-126). De este modo, defiende que ciertas estructuras exhumadas en Lixus deberían interpretarse bajo la óptica de la concepción helenística del espacio urbano, adoptada, de manera consciente, por los monarcas locales y no sólo como una mera evolución del fenómeno poliado fenicio-púnico. En esta misma línea de influencia helénica sobre el ámbito cortesano mauritano, tendrían también que analizarse los objetos suntuarios documentados en toda el área marroquí, entre los que destaca, notablemente, el corpus atribuido a Lixus.

Un gran salto cronológico lleva al lector a época tardo-romana, con la colaboración de Pascal Arnaud acerca de “L’Afrique dans le chapitre XXXV de l’Édit du Maximum de Dioclétien” (pp. 127-144). Basándose en ciertos indicios minuciosamente estudiados, este autor sostiene que el texto tendría una base griega, de origen oriental. De otro lado, el análisis de las distintas refacciones de ciertos pasajes permite atisbar una revalorización

constante de las rutas occidentales en las que África ocuparía, vistas las bajas tasas impuestas, un lugar preponderante.

El siguiente trabajo, titulado “D’Honorius Augustodunensis à Caton. L’épaisseur du rempart de Carthage” (pp. 145-155) y presentado por René Rebuffat, se detiene en la hipótesis del posible recurso a una fuente común, que quizás hunda sus raíces en las obras de Catón, por parte de Honorio de Autun e Isidoro de Sevilla, para realizar sus cálculos sobre las dimensiones de la muralla de Cartago.

La segunda parte del libro agrupa trece trabajos reunidos bajo el epígrafe “El entorno libio a los ojos de la literatura grecorromana: realidad y distorsión”.

Se abre con la aportación de Germaine Aujac sobre “La Libye des poètes” (pp. 159-172). En ella, la autora hace un recorrido por las fuentes poéticas en las que es posible espigar referencias sobre las tierras africanas. De este modo, evidencia cómo los poetas griegos y latinos desgranán, con indudable maestría, descripciones de la Libia, donde la realidad y la ficción se entremezclan, ya sea para dar una imagen idílica, ya sea para remarcar el carácter inhóspito de estos territorios.

Pietro Janni bajo el sugerente título de “*Arcanus orbis*. Per una morfologia dell’ignoto geografico” (pp. 173-187) toma prestada la expresión de Lucano para mostrar, a lo largo de su reflexión, cómo el continente africano representa el mejor ejemplo de que la tradición viajera y exploradora nacida en la Antigüedad no buscaba, el descubrimiento de lo desconocido, sino su delimitación.

“Parmenides, the Nile and the circumnavigation of Africa by the Phoenicians” (pp. 189-193) es el tema elegido por Dmitri Panchenko para este homenaje. Con la debida cautela, aconsejada por la precariedad de los testimonios disponibles, este autor plantea la posibilidad de que Parménides, teniendo en mente la esfericidad de la Tierra, propusiera una extensión más allá del trópico para el continente africano. Esta idea quedaría, no obstante, soslayada por las hipótesis planteadas por Hecateo en su descripción de las tierras egipcias y el mar Eritreo.

A continuación, Serena Bianchetti diserta sobre “Il mistero del Nilo e l’idea di Africa nel pensiero geografico antico” (pp. 195-210). Así, recorre las diferentes opiniones vertidas por autores como Eudoxo, Aristóteles, Eratóstenes o Posidonio a la hora de explicar las crecidas del Nilo y los límites de la Libia. Se construye, alrededor de este *topos*, un verdadero canon de geógrafos en el que confluyen las corrientes peripatética y estoica en un intento de trazar las fronteras de la ecúmene.

Por su parte, la disertación de Gabriella Ottone se ocupa de “*Ethe di ethne* africani: “*Testimonia Libyca*” in Ellanico di Lesbo” (pp. 211-233). Defiende esta autora que, a pesar de lo parco de los testimonios que, sobre Libia, pueden extraerse de los escritos de Helánico, no obstante, estos fragmentos destilan connotaciones paradoxográficas de considerable importancia, que han de ser puestas en relación con las descripciones etnográficas de Heródoto.

La participación de Francisco J. Gómez Espelosín, “Heródoto, Libia y la geografía de los confines” (pp. 235-252), gira en torno al planteamiento de la existencia, en la descripción de la Libia, de dos estadios, si no de redacción, si de pensamiento, en las *Historias*. Así, se conjugarían, no sin dificultad, la concepción de territorio liminar, refugio del imaginario y del mito, con una cada vez más avanzada e informada racionalización del espacio localizado al sur del Mediterráneo.

Pierre Schneider en su “*Res Indicae: quelques remarques au sujet du papyrus PCair. Zen. 59532 et du fragment Sat. 66 V² d’Ennius*” (pp. 253-270) trata de exponer, a través del análisis de estas referencias, cómo los relatos fantásticos surgidos tras las expediciones de Alejandro traspasan el ámbito de la poesía didáctica para formar parte del elenco temático de una poesía concebida como vehículo de deleite.

En “Lixus y los lixitas en el Periplo de Hanón” (pp. 271-290), Adolfo Domínguez Monedero, partiendo de la base de que el Periplo narra un viaje que realmente acaeció, sanciona la localización de Lixus en la desembocadura del río Luco e insiste en el papel fundamental desarrollado por los habitantes de esta ciudad en el conocimiento geográfico de la costa atlántica africana.

Volviendo sobre el Periplo, Francisco J. González Ponce se ocupa, a su vez, de “Los huidizos gorilas de Hanón y la tradición helenística sobre la zoología fabulosa de la India” (pp. 291-304). Así, traza los paralelismos existentes en los textos del anónimo periplógrafo, Estrabón y Eliano en el tratamiento dado al *topos* del lanzamiento de piedras, por parte de los gorilas, como método de defensa.

Manuel Albaladejo Vivero trata “Acerca de las fuentes empleadas por Agatárquides en su *Sobre el mar Eritreo*” (pp. 305-318). A partir del análisis de las mismas, plantea la hipótesis de que, si bien Agatárquides manejó abundantes informaciones, del más variopinto origen, para la elaboración de su obra, fueron, en última instancia el propio imaginario del autor y sus concepciones etno-geográficas los que dieron forma a su descripción del Mar Rojo.

“En torno al faraón Bócoris (I). Bócoris entre la historia y la leyenda” (pp. 319-346) es el título del trabajo presentado por Antonio L. Chávez Reino. En él, el autor revisa, con detenimiento y reflexión, las noticias que hacen referencia a Bócoris y que nos ponen sobre la pista de la existencia de varias tradiciones textuales nacidas al calor de la sugerente figura de este faraón.

Antonio Santana Santana y Trinidad Arcos Pereira, por su parte, se ocupan de “La descripción de África en Plinio (*Nat. V y VI*)” (pp. 347-360). Para estos dos investigadores, Plinio articuló su inventario sobre la Libia en torno a dos grandes ejes, el Nilo y el Atlas. Asimismo, los datos proporcionados hacen presuponer que Plinio poseía un conocimiento de las áreas interiores del continente mucho mayor del que hasta ahora se pensaba.

Se cierra este homenaje con la aportación de Patrick Counillon, “La Lybie dans la *Description de la Terre de Denys d’Alexandrie*” (pp. 361-374). En ella, el profesor Counillon defiende que, a su entender, Estrabón no fue la fuente de Dionisio Periegeta en su narración sobre la Libia, sino que ambos bebieron del mismo autor, en este caso Eratóstenes, para la redacción de sus respectivas obras.

Por nuestra parte, no queríamos finalizar esta breve reseña sin apuntar que este volumen, bien que heterogéneo -como no podía ser de otro modo, dadas su naturaleza e intención- no deja, por ello, de recoger entre sus páginas sólidos trabajos suscritos por investigadores de primer orden.

M^a CRUZ CARDETE (ed.), *La Antigüedad y sus mitos. Narrativas históricas irreverentes*, Madrid, Siglo XXI, 2010, 232 pp.

Historia y mito, dos términos -y dos conceptos- incompatibles *prima facie*, de no ser porque el primero hunde sus raíces en el segundo. Mientras los historiadores y arqueólogos modernos se afanan en desentrañar y en comprender los procesos históricos en toda su complejidad, las publicaciones divulgativas y los medios de comunicación, movidos por intereses bien distintos, continúan perpetuando mitos desterrados tiempo ha de los ambientes académicos y de las aulas universitarias. El libro que nos ocupa se marca el objetivo no tanto de desmitificar algunas de estas ideas sobre la Antigüedad fuertemente arraigadas entre el vulgo como de buscar una razón o explicación de tan pertinaz supervivencia, para lo cual aún la contundencia de rigurosos y contrastados datos científicos con un lenguaje claro y cercano al lector no especializado, incluyendo ciertas dosis de sarcasmo y buen humor a la hora de desvelar deformaciones, manipulaciones, invenciones y recreaciones del pasado (*v.gr.* las viñetas de Ruiz Zapatero). Es otra forma de divulgar, una que no renuncia a la calidad.

El libro se nos presenta organizado en nueve capítulos, que vienen precedidos de una introducción -a cargo de la editora científica, M^a Cruz Cardete- convertida en auténtica profesión de fe del oficio de historiador, un alegato visceral contra la simplicidad que encierra la pregunta de para qué sirve la Historia si ésta se concibe como el estudio de sociedades desaparecidas, ajenas al presente, y que son clausurados con una magistral conclusión de Domingo Plácido, que en unas pocas páginas sintetiza a la perfección cuáles son las posibilidades que se abren al historiador actual ante la perspectiva de estudiar el mundo antiguo. Concluye por un lado Plácido que no basta, que no debe bastar, con nuevos hallazgos y que se hace necesario seguir interpretando -reinterpretando- las fuentes, siempre desde el presente (premisa básica en el pensamiento de este autor); por otro, arremete contra una objetividad imposible en el análisis de las sociedades antiguas, ni siquiera desde la ciencia arqueológica.

El antiguo Egipto ha sido pródigo en generar mitos, leyendas, misterios e imágenes deformadas de esa milenaria civilización. En el primer ensayo José Ramón Pérez Accino se centra en el descubrimiento de la tumba de Tutankamon como ejemplo de inagotable explotación mediática -iniciada con pericia por el propio Howard Carter-, hasta el punto de que, aplicando el modelo estructuralista de Vladimir Propp, ve en el relato del espectacular hallazgo y todo lo que le rodea la estructura de un cuento. En el segundo M^a Cruz Cardete hace un interesante e ilustrativo recorrido por la historiografía de la Arcadia feliz -esa especie de Eldorado de Occidente-, desde el arcaísmo heleno hasta la actualidad, pasando por el tamiz renacentista, neoclásico y romántico. Por su parte Miriam Valdés ahonda en la idea extendida de que la democracia moderna enlaza con la democracia antigua (ateniense obviamente) sin solución de continuidad; aunque la influencia de las revoluciones americana y francesa es vista por la autora como determinante en la tolerancia de un régimen hasta entonces asociado al desorden, la anarquía, la volubilidad y la acefalia de la masa, bajo nuestro punto de vista hay que esperar cuando menos a mediados del siglo XIX para que se allane el camino hacia una amplia aceptación y a principios del XX para un indiscutible predominio. Los tres trabajos siguientes tienen en común poner de relieve la distorsión nacionalista sobre el pasado de pueblos y estados, en el marco de la siempre controvertida cuestión de las identidades, lo que se ejemplifica con los casos de Tarteso, esa Atlántida emergida del imaginario colectivo hispano que Adolf Schulten acabó de moldear a su

antojo (Manuel Martí Aguilar), los celtas europeos, auténtico cajón de sastre en el que lo mismo se buscan las raíces de la vieja Europa que escenarios para parques temáticos, películas, comics o tendencias musicales (Gonzalo Ruiz Zapatero), y, por último, los celtíberos hispanos, producto artificial de la incubadora historiográfica franquista cuyos ecos no han dejado aún de resonar (Ignacio Grau). La contribución de Inés Sastre pretende mostrarnos los factores que se ocultan tras el esclavismo y otras formas de dependencia, consideradas la cara más cruda del siempre complejo y polémico proceso de romanización; particular empeño pone la investigadora del CSIC en arrumbar la imagen del trabajo esclavo asociado a la minería, dado que los datos provenientes de las minas del noroeste de la península ibérica se empeñan en demostrar que nunca fue mayoritario en este entorno. Porque, como recalca su compañera María Ruiz del Árbol, la Arqueología es una ciencia, una disciplina académica -autónoma por lo demás- tras la cual no sólo hay rigor y trabajo duro, sino también metodología y sistematización, y por ello mismo no está al alcance de cualquier aficionado o curioso, por más que el cine y la novela la encarnen en aventureros como Indiana Jones, a la caza de objetos cuyo valor intrínseco los hace presa de la tesorización. La última de las contribuciones, la de Víctor Fernández, es sin duda la más teórica en cuanto incide precisamente en la diversidad metodológica -los distintos enfoques nacidos del posmodernismo- que subyace a los análisis e interpretaciones más recientes en Historia y Arqueología, con múltiples paradigmas entre los cuales se hace difícil, más bien imposible, decir «quién tiene razón».

Al margen de la bibliografía científica citada por los autores y recogida al final del libro, cada capítulo incluye una recomendación de lecturas para ampliar conocimientos, por lo general accesibles y, en la medida de lo posible, en castellano. Ciertamente se podría haber aumentado la nómina de temas, quizá con los etruscos, pueblo al que indefectiblemente sigue colocándose la etiqueta de “enigmático”, o con la otrora no menos “enigmática” Troya, que, gracias a recientes excavaciones arqueológicas de la Universidad de Tübingen, va dejando de ser la ciudad helena soñada para ir mostrando su faz más oriental. Pero con los ejemplos recogidos basta y sobra para avisar sobre los peligros ya sea de simplificar e instrumentalizar el hecho histórico, ya de banalizar el papel de historiadores y arqueólogos. Esperamos por ello que el libro no pase inadvertido, no sería justo.

CÉSAR FORNIS

M. GOULLET (ed.), *Parua pro magnis munera. Études de littérature tardo-antique et médiévale offertes à François Dolbeau par ses élèves*, Turnhout, Brepols, 2009, 988 pp. [= *Instrumenta Patristica et Mediaevalia. Research on the Inheritance of Early and Medieval Christianity*, 51]

Como bien afirma Anne-Marie Turgan-Verkerk en el prólogo, el profesor Dolbeau fue *seminator uerborum, seminator librorum, seminator nouitatum*. Las casi mil páginas de este homenaje son buena prueba de ello, pues el amplio mosaico de investigadores de diferentes nacionalidades y distintas procedencias académicas que participan en este libro ponen de manifiesto la proyección internacional de Dolbeau y la deuda que la comunidad científica internacional ha contraído con él.

Los trabajos recogidos en este homenaje, reunidos por Monique Goulet, han sido agrupados en tres grandes apartados, el primero dedicado a la historia de las bibliotecas y de los textos, el segundo a la hagiografía, homilética y liturgia y, por último, el tercero a la lexicografía, gramática y estilística. Tan sólo la enumeración de los títulos de las diferentes partes que conforman este volumen nos da una idea de la amplitud temática y la multiplicidad de puntos de vista reunidos en este libro y ofrecidos a François Dolbeau por sus discípulos y colegas. Por otra parte, la metodología utilizada en este selecto conjunto de trabajos y el amplio espectro que cubren está en correspondencia con las diversas líneas de investigación de las que se ocupó con evidente maestría el profesor Dolbeau.

Abre este volumen un apartado dedicado a la historia de las bibliotecas y a la historia de los textos. Sobre bibliotecas se publican dos trabajos, el de Anne Bondéelle y Patricia Sirmemann, que reconstruyen la antigua biblioteca de la abadía de Chaalis, dedicando especial atención a los inventarios y manuscritos procedentes de aquella abadía, trabajo minucioso y detallado, y, en segundo lugar, el de Monique Peyrafort-Huin, quien intenta también reconstruir otra biblioteca, la benedictina de Saint-Allyre en Clermont-Ferrand.

En la sección dedicada a la historia de los textos, como no podría ser de otra manera, hay varias colaboraciones que toman como punto de partida manuscritos de la Biblioteca Nacional de Francia, como el de Adelaida de Andrés, quien estudia los textos copiados en el códice lat. 561, haciendo algunas precisiones sobre estos extractos isidorianos reunidos en dicho códice en el contexto de la transmisión de las obras del prelado hispalense, el de Marie-Françoise Damongeot-Bourdat que presenta el tratado *Liber de prescientia et predestinatione contra curiosos* del franciscano Servas Sanctus de Faenza, contenido en un manuscrito recientemente adquirido por la Biblioteca (lat. 3240) y el de Shin Nishimagi que estudia un *libellus* del s. XII que contiene diversos escritos sobre música (lat. 3713). Pero también aquí se incluyen artículos que abordan distintas obras y autores de épocas diversas, siempre desde la perspectiva de la historia de los textos, prestando especial atención a los aspectos codicológicos. Así Gisèle Besson estudia los trabajos preparatorios y el método de trabajo de un compilador, el autor del tratado conocido como “Tercer mitógrafo anónimo del Vaticano”, recordando que en los últimos años muchos medievalistas han puesto de relieve los méritos de los que habían sido tratados desdeñosamente hasta hace poco como simples compiladores y no como autores; Corinna Bottiglieri se ocupa de la *Vita sancti Amandi confessoris metrica*, redactada en el s. IX por Milón, monje y maestro de la escuela monástica de Saint-Amand, que reescribe en verso una *Vita Amandi* anterior. Por su parte, Lucie Dolezalová presenta un texto poco conocido, la *Cena maletractati*, una versión de la *Cena Cypriani*, obra que tuvo una gran difusión en la Edad Media, incluyendo la edición crítica; Cédric Giraud se ocupa de la escuela de Laon y la atribución de una obra, *Principium et causa*, una colección de sentencias del s. XII, género literario conocido fundamentalmente por el *Liber sententiarum* de Pedro Lombardo; Jean-Baptiste Guillaumin estudia la historia de la recepción de Marciano Capela desde el s. V hasta el IX y establece diferentes etapas en la difusión del *De nuptiis Philologiae et Mercurii*. Cierran esta sección de historia de los textos los trabajos de Sarah Staats sobre cuatro ejemplares del *Liber deflorationum*, un florilegio del s. XII conservado en distintas bibliotecas, entre ellas también la Biblioteca nacional de Francia, y Olivier Szerwiniack, quien se ocupa de la carta de Beda el Venerable a Egbert y el manuscrito utilizado para la *editio princeps* por James Ware.

Un número importante de los artículos publicados en este homenaje se dedica a la hagiografía con valiosos trabajos que merecerían, sin duda, una mayor atención por nuestra

parte, de los cuales intentaremos dar, al menos, somera cuenta ya que nos resulta imposible detenernos de manera pormenorizada. Entre ellos algunos ofrecen ediciones críticas de diversos textos, acompañadas en ocasiones de traducciones, como en el caso de Edoardo D'Angelo quien presenta una *editio princeps*, la *Vita s. Herinis* del monje amalfitano Juan, encuadra la *Vita* en su contexto histórico y literario, y ofrece además una amplia bibliografía, o el de Monique Gouillet y Monique Hincker, autoras de un trabajo sobre la *Vita Hariolfi* de Ermenrich de Ellwangen, texto que nos transmite la leyenda de la fundación de dicho monasterio cuya edición crítica ofrecen; también publica una edición crítica Marie-Céline Isaña, la de la *Historia relationis* de Rotgar de Sain-Remi, obra de finales del s. IX que no había sido publicada anteriormente completa (sólo de forma parcial en los *Acta sanctorum*), ofreciendo la relación de manuscritos y el *stemma codicum*; Monique Janoir es la responsable de otra *editio princeps*, la edición de una vida inédita, la de Severino (o Seurin) de Bordeaux, a menudo confundido con Severino de Colonia; José Carlos Martín nos ofrece la edición crítica de la *Vita Froilanis*, una composición hagiográfica hispanolatina de origen leonés, que el autor fecha a comienzos del s. X, deteniéndose en el estudio de la tradición manuscrita, la autoría y datación del texto y sus particularidades lingüísticas, con lo que da entrada en este homenaje a Dolbeau al latín medieval hispano; por último, se incluye el estudio y la edición a cargo de Jean Meyers de una versión medieval del *De miraculis sancti Stephani*, obra de comienzos del s. V.

Pero entre los trabajos dedicados a la hagiografía no todo son ediciones críticas, pues tienen sitio también diferentes estudios que se inscriben en este campo. Así, Michèle Gaillard analiza algunos aspectos de las versiones más antiguas de la *passio* y la *inuentio* de varios santos, Soline Kumaoka aborda los textos que narran la vida de un abad de tiempos de Clodoveo, al que Gregorio de Tours presenta como ejemplo de santidad, Cécile Lanéry se centra en una pasión debida a la pluma de Arnobio el Joven, monje africano de época de los papas Sixto III y León I, Charles Mériaux estudia el texto de una *translatio* de época carolingia, la *Translatio Calixti Cisionium*, Chiara Verri analiza la descripción del santo tomando como punto de partida la *Vita Adalhardi* de Pascasio Radberto y, por último, Anne Wagner trata un aspecto de tanta relevancia en los textos tardíos y medievales como es el culto a las reliquias, en concreto la leyenda mesina según la cual la abadía de Saint-Arnoul poseía una reliquia de un diente de San Juan.

En el apartado dedicado a la homilética y liturgia se incluyen trabajos de Jacques Elfassi, Stéphane Gioanni, Patrick Henriet y Maria Valeria Ingegno. En primer lugar, Elfassi se ocupa de un sermón de finales del s. VII o primera mitad del s. VIII, *De timore Domini*, que testimonia el éxito e influencia de los *Synonima* de Isidoro de Sevilla. De esta pequeña obra ofrece una edición crítica junto con el estudio de la tradición manuscrita, fuentes y *stemma*, entre otros aspectos relacionados con este texto. Gioanni presenta un florilegio, no estudiado anteriormente, como posible fuente de Berenguer de Tours y de Ivón de Chartres, cuyo texto se encuentra en el códice latino 5340 de la Biblioteca Nacional de Francia. Incluye el análisis de este florilegio sobre el significado espiritual de los sacramentos, su posible utilización en el s. XI por Berenguer, canónigo de San Martín de Tours, junto con la relación entre este florilegio y el *Decretum* de Ivón de Chartres, ofreciendo finalmente la edición crítica del mismo. Por su parte, Patrick Henriet reedita un texto polémico de finales del s. XI, contenido en un leccionario de San Millán de la Cogolla, conservado hoy día en la biblioteca de la Real Academia de la Historia y conocido como *Liber comicus*. Al final de dicho códice hay un pequeño texto que defiende las tradiciones litúrgicas hispanas, por lo

que con este trabajo vuelve Henrieta a tratar el asunto de la defensa de la liturgia mozárabe. Esta nueva edición permite comprender diversos pasajes gracias al descubrimiento de una nueva fuente por parte del autor, a lo que se une, además, el comentario y la traducción al francés que facilitan la comprensión de este texto. Como colofón de esta parte dedicada a la homilética y la liturgia se incluye el estudio de Maria Valeria Ingegnò sobre la alegoría en Cesáreo de Arlés (s. VI). La autora presta atención a la *ratio hermeneutica*, relacionando el Antiguo y Nuevo Testamento, y estudia la alegoría y sus procedimientos, en especial los distintos simbolismos (etimológico, gramatical, numérico).

Cierra este volumen, como hemos dicho, un apartado de lexicografía, gramática y estilística. Entre los trabajos lexicográficos se incluyen el de Mireille Ausecache sobre los términos *antiqui* y *moderni* empleados por el médico Gilles de Corbeil en su tratado en verso *De uirtutibus et laudibus compositorum medicaminum*, que relaciona con la imagen bien conocida de enanos apoyados en hombros de gigantes atribuida a Bernardo de Chartres y utilizada por numerosos autores a través de los siglos, y el de Jean-François Cottier quien estudia el término *ordo* en el *Liber Gomorrhianus* (1049) de Pierre Damien, en oposición a *gradus* y *dignitas*, añadiendo además información sobre diversos aspectos codicológicos y literarios de este curioso tratado que critica los pecados cometidos por los clérigos en el s. XI.

Respecto a la gramática hay que citar los artículos de Anne Grondeux y Anne-Marie Turgan-Verkerk. La primera, bajo un sugerente título (“*Sainteté et grammaire: figures d’une mésérente...*”), recuerda las críticas hechas por autores cristianos a los gramáticos y la reacción de éstos, presentando como contrapartida casos particulares de gramáticos que insisten en estas críticas, en concreto, los hermanos Gosvin y Bernard d’Anchin (s. XII), discípulo el segundo del primero, y las *Notae Dunelmenses*, una serie de notas gramaticales que, entre otros asuntos, destacan las incompatibilidades entre Prisciano y las Escrituras; Anne-Marie Turgan-Verkerk se ocupa de Bernardo de Bolonia, cuya figura y obra son todavía mal conocidas, y analiza dos tratados de la primera mitad del s. XII, la *Ratio in dictamina* y los *Precepta prosaici dictaminis secundum Tullium*, que podrían atribuirse, en su opinión, a Bernardo.

La relación entre métrica y estilística justifica la inclusión en este apartado de dos trabajos sobre aspectos métricos, en concreto sobre la función de la rima en un centón virgiliano del s. IV por parte de Martin Bazil y el *cursus* rítmico en los s. XIII-XV por Benoît Grévin.

Completan el volumen varios índices: *Index codicum*, *Index nominum et locorum*, junto con un índice de identificación de textos hagiográficos en la *Bibliotheca Hagiographica Latina*, todos ellos de gran utilidad. Como contrapartida se echa en falta una relación de las publicaciones del profesor Dolbeau, como suele hacerse en este tipo de obras, lo cual agradecería el lector.

Nos encontramos, pues, en este merecido homenaje a François Dolbeau una interesantísima colección de artículos fruto de la colaboración de diferentes investigadores que han sabido recoger lo sembrado por aquél a través de su magisterio ejercido en sus clases y seminarios y han seguido sus huellas por diferentes caminos dentro del amplio campo de la filología, la codicología y la historia de época tardía y medieval.

MIGUEL MORÁN TURINA, *La memoria de las piedras. Anticuarios, arqueólogos y coleccionistas de antigüedades en la España de los Austrias*, Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica, 2010, 451 pp., 176 figuras.

El profesor Miguel Morán, de la Universidad Complutense, fue pionero en nuestro país en el estudio de los intereses anticuarios y del coleccionismo de antigüedades en la España de los siglos XVI y XVII, en el marco más general del coleccionismo artístico de aquel período, sobre todo, a raíz de la edición del magnífico libro sobre *El coleccionismo en España. De la cámara de maravillas a la galería de pintura* (Madrid, 1985), coautor con Fernando Checa. En efecto, en las décadas de 1980 y 1990, M. Morán dio a la luz una serie de estudios de enorme interés sobre estos aspectos, centrados en el período de la monarquía de los Austrias españoles, desde diversos aspectos del coleccionismo de los reyes Carlos V, Felipe II o Felipe IV, o el interés por la escultura clásica, hasta el análisis de figuras destacadas del arte español en su relación con las antigüedades, como Velázquez, o de figuras de anticuarios como Rodrigo Caro o Vincencio Juan de Lastanosa. Todos esos trabajos anteriores encuentran ahora culminación en una monografía que, bajo su atractivo título, recorre a partir de nueve apasionantes capítulos una larga historia del coleccionismo de antigüedades en España, centrada en la España de los siglos XVI y XVII, pero con antecedentes en época medieval. Aquellos trabajos sirven de base a algunos de los trabajos ahora editados, pero renovados en la bibliografía —ya que se trata de una línea de trabajo que ha tenido un gran desarrollo en los últimos veinte años— y en el rico aparato crítico de notas, de enorme carga erudita, pero a la vez presentada con un análisis siempre certero y una prosa atractiva. Puede comprobarse ese aspecto, por ejemplo, en los tres capítulos de M. Morán recogidos en el libro escrito junto a Delfín Rodríguez, *El legado de la antigüedad. Arte, arquitectura y arqueología en la España moderna* (Madrid 2001).

La introducción ya centra el objeto principal de la monografía, en una dicotomía entre los eruditos y anticuarios —ejemplificados por Rodrigo Caro—, que veían en el estudio de la antigüedad una suerte de tutela patrimonial de los restos más preciados de la España antigua, a la vez que un modelo de vida, “convencidos de que no había memoria más segura ni más cierta que la de las piedras, recorrieron pluma en mano la Península... para encontrar respuesta a aquellas preguntas que, cada uno desde su propio campo, se formulaba...” (p. 11); y entre los reyes y nobles interesados por la antigüedad clásica con un objetivo de prestigio, pero que asimismo promocionaron los círculos intelectuales más conspicuos.

El capítulo I trata del reconocimiento de las antigüedades hispanorromanas en época medieval, tanto en la España islámica como, especialmente, en la cristiana, con reutilizaciones de piezas que iban desde una simple finalidad funcional hasta otras con una mayor carga artística e ideológica, como ocurre por ejemplo con la reutilización de sarcófagos romanos como pilas de fuentes en la ciudad de Madinat al-Zahra —tema al que hemos dedicado algún estudio (J. Beltrán, “La colección arqueológica de época romana aparecida en Madinat al-Zahra”, *Cuadernos de Madinat al-Zahra* 2 [1988-89] 109-26-, o como tumbas de reyes en los reinos cristianos. Se pasa en el siguiente capítulo II a destacar el tema de Roma como sinónimo de la antigüedad clásica, en una “recuperación arqueológica” que se constata ya desde el Medioevo tardío pero con la eclosión en el Renacimiento, cuando abundaban los humanistas y estudiosos españoles en la capital, amén de su reflejo en los estudios e intereses en España, según analiza el autor en el caso de Mérida, otra “nueva Roma” en Hispania. No debemos olvidar que hasta el siglo XVIII en que el mundo griego ocupa un puesto preemi-

nente, la Roma antigua fue el referente del pasado clásico y los restos arqueológicos de la Urbs su manifestación prístina, *ex Roma lux*.

Se centra el siguiente capítulo III en los estudios anticuarios en relación con la historia antigua de España, en que los eruditos destacaban la fiabilidad de las fuentes epigráficas y numismáticas como primer documento para sus trabajos toponímicos y corográficos tan meritorios, con referencias preciosas a figuras como el cordobés Ambrosio de Morales, o el ya citado oscense Lastanosa. El tema del siguiente capítulo IV analiza otro aspecto de tales actividades anticuarias, la conservación de las antigüedades: por diversos intereses se recogían las piedras en colecciones particulares –nobiliarias o, las más de las veces, de los propios estudiosos- y servían para sus propios estudios, ilustrando con dibujos de inscripciones, monedas, edificios o esculturas, diseñados con más o menos ingenuidad o fiabilidad, los textos que los describían y analizaban. Como afirmara Rodrigo Caro su intención al escribir sus tratados de antigüedades era “... conservar... lo que resta de las antigüedades... antes de que del todo se desaparezcan, y acaben a manos dese poderoso contrario, el tiempo, que cada día las va gastando y consumiendo” (p. 165). Y se ilustra este capítulo –como todos los otros- con preciosas reproducciones de dibujos originales. Mención asimismo merece en éste las colecciones públicas de algunas ciudades andaluzas, como Martos o, especialmente, Antequera, con su “Arco de los Gigantes”, que buscaban demostrar la prospaña y raíces antiguas –cristianas o, a lo sumo, paganas- de las propias ciudades.

El capítulo V entronca con un tema bien tratado por Morán con anterioridad, los intereses coleccionistas de los Austrias españoles en relación con las antigüedades, en concreto en el caso de Felipe II, concluyendo que, frente a otras cortes europeas, las aficiones del monarca se centraron más en la pintura que en la escultura antigua. Las piezas de algunas importantes colecciones escultóricas de nobles españoles que recalaron finalmente en la colección real encontraron un mediano acomodo en los palacios del Rey. Sobre este tema es de obligada consulta la obra editada por el Museo del Prado, *El coleccionismo de escultura clásica en España. Actas del Simposio* (Madrid 2001).

El tema que se desarrolla en el posterior capítulo es el interés por el mundo visigodo, considerado por muchos como verdadero antecedente de la monarquía cristiana española y justificante de la Reconquista contra el invasor musulmán, aunque ello se hacía más desde una perspectiva histórica –o a lo sumo ideológica- y no arqueológica. Ello es explicable si observamos que el interés por las escrituras prerromanas documentadas en inscripciones y, sobre todo, en leyendas monetales sólo se desarrolló en España en el siglo XVIII.

El capítulo VII marca un salto desde España a la Roma del siglo XVI, pero de manos de un erudito español excepcional, el padre Alfonso Chacón, que impulsó en aquellos tempranos momentos un interés por las catacumbas y antigüedades paleocristianas de Roma, constituyendo un antecedente de la verdadera arqueología cristiana que sólo se desarrollará ya en la segunda mitad del siglo XIX. Ejemplo de la importancia que Italia, y concretamente Roma, tuvo en el origen de la anticuaria española de la Edad Moderna. También en España preocupó ampliamente el tema de las antigüedades cristianas, aunque su estudio no fue nunca sistemático en aquellos dos siglos, siempre marcados por las doctrinas de la ortodoxia católica, como una verdadera espada de Damocles.

El coleccionismo de esculturas en España se vincula a algunas casas nobiliarias (cap. VIII), citadas expresamente por Diego de Villalta en el siglo XVI: Diego de Mendoza, el marqués de Mirabel y, especialmente, el duque de Alcalá de los Gazules, en su singular

“casa de Pilatos” en Sevilla, cuya colección se ha conservado hoy día parcialmente después de muchos avatares, como estudiara M. Trunk (*Die ‘Casa de Pilatos’ in Sevilla. Studien zu Sammlung, Aufstellung und Rezeption antiker Skulpturen in Spanien des 16.Jhs.* [Mainz 2002]). No obstante, el coleccionismo de esculturas clásicas –si bien no de mármol, sino de vaciados de yeso- tiene otro singular apartado en la España de los Austrias en la serie de esculturas mandadas desde Italia por Velázquez para la decoración del Alcázar de Felipe IV, según se analiza en el último de los capítulos del libro (cap. IX), donde se denota ese cierto despegue de los monarcas españoles hacia la escultura clásica –y, en general, las antigüedades- frente a la pintura. Afortunadamente hoy sabemos bastante más de ese lote de yesos traídos por Velázquez, recuperados en los fondos de la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando (J. M. Luzón [ed.], *Velázquez. Esculturas para el Alcázar* [Madrid 2007]).

El libro se completa con 59 páginas de referencias bibliográficas citadas, que resumen –como se decía antes- el enorme compendio de datos recogidos en la obra, certeramente escrutados por Miguel Morán para ofrecernos un rico y vivo panorama del tema de los estudios anticuarios y del coleccionismo de antigüedades, sobre todo escultórico, en la España de los Austrias, con una constante referencia a los modelos europeos, especialmente a Italia. No se olvide que en ese período durante un tiempo se habló de la “Roma española” y la presencia continua de españoles en la cuna de la antigüedad romana determinó el propio desarrollo de esos temas en España en los siglos XVI y XVII. Finalmente, un útil índice onomástico cierra la obra, ofreciéndonos un camino más fácil en esas enjundiosas páginas, tan magníficamente editadas. En efecto, en lo formal asimismo se agradece sobremanera el esfuerzo editorial de ofrecer una obra de calidad, ricamente ilustrada, con figuras muchas de ellas en color que realzan el magnífico estudio del profesor Morán Turina.

Queda, pues, como una monografía inexcusable para todo el que se quiera adentrar en el tema de la historia de la anticuaría española de la Edad Moderna y del coleccionismo arqueológico, a la vez que como un rendido homenaje a la labor de aquellos pioneros en el estudio de las antigüedades y de su salvaguarda, que consideraban “la memoria de las piedras” como guía del estudio y, en el fondo, de la propia vida.

JOSÉ BELTRÁN FORTES

Habis es una revista científica que publica trabajos originales de investigación relacionados con el mundo antiguo en general y grecolatino en particular en sus aspectos históricos, textuales, lingüísticos, literarios, filosóficos y arqueológicos; incluye una sección de reseñas de libros. Su periodicidad es anual, y su *copyright* corresponde a la Universidad de Sevilla (Secretariado de Publicaciones).

La revista está presente en las siguientes bases de datos y repertorios: *L'Année Philologique* (APH); *Periodical Index Online* (PIO), *Instituto de Información en Ciencias Sociales y Humanidades* (ISOC); *Internationale Bibliographie der Geistes-und Sozialwissenschaftlichen Zeitschriftenliteratur* (IBZ); *Regesta Imperii*; *International Serials Data System* (ISSN); *Dyabola*; *Biblioteca Classica Selecta* (TOCS-IN); *Dialnet*; Catálogo *Latindex*.

Normas para la presentación y envío de trabajos

1. Originalidad

Los artículos y reseñas deben ser originales e inéditos y no estar aprobados para su publicación en ninguna otra entidad ni en ningún otro formato. Su aceptación está sometida al dictamen del Consejo de Redacción.

2. Envíos

Los originales se enviarán a uno de los directores de la revista: Salvador Ordóñez Agulla, sagulla@us.es, Departamento de Historia Antigua, Facultad de Geografía e Historia, Universidad de Sevilla, C/ Doña María de Padilla s/n, 41004, Sevilla; o Rocío Carande Herrero, rcarande@us.es, Departamento de Filología Griega y Latina, Facultad de Filología, Universidad de Sevilla, C/ Palos de la Frontera, s/n, 41004, Sevilla.

3. Formato de presentación

En los envíos deberá incluirse una copia del trabajo en Word y otra en PDF; esta última podrá sustituirse por una versión impresa. Al comienzo del archivo, se harán constar los datos del autor (nombre, entidad científica a la que pertenece, teléfono y dirección de correo electrónico). En los artículos, se pondrá el título en español, seguido de un resumen de un máximo de 100 palabras y las palabras-clave hasta un máximo de cinco; a continuación, el título, resumen y palabras-clave en inglés.

4. Aparato gráfico

Como material gráfico -cuadros, mapas, tablas, planos, dibujos o fotografías-, se admitirá un máximo equivalente a cinco láminas/páginas de acuerdo con

la caja de la revista. Las diferentes ilustraciones serán, en todos los casos, en formato digital JPG o TIFF con una resolución mínima de 300 ppp. Se presentarán todas ellas en archivos independientes, si bien, caso de formar parte de láminas complejas, se añadirá la propuesta de montaje del autor. Las imágenes deberán ser originales, debiendo el autor en caso necesario aportar el correspondiente permiso de reproducción y/o créditos correspondientes.

5. Extensión y Fuentes

Los artículos y reseñas tendrán una extensión máxima de quince y cuatro páginas a espacio simple respectivamente. La fuente será Times o Times New Roman tamaño 12 (10 para las notas); cuando sean oportunas, se emplearán las comillas tipográficas. Si el texto incluye juegos de caracteres especiales (alfabeto griego, fonético, etc.), se empleará una fuente con codificación estándar Unicode, como Times New Roman en versión 5.1 o posterior (disponible en Windows Vista y Windows 7) o fuentes de acceso libre como Gentium (<http://scripts.sil.org>) o IFAO Grec Unicode (<http://www.ifao.egnet.net/>).

6. Citas

A. Textos clásicos: se usarán las abreviaturas de los léxicos de Liddell-Scott-Jones, de Lewis & Short, de S. W. H. Lampe y de A. Blaise. Ejemplos:

A. *Ch.* 350-355; *Pl. Ap.* 34a; *Th.* 6.17.4.

Apul. Met. 11.10.6; *Ov. Ars.* 3.635; *Verg. Aen.* 5.539.

B. Autores modernos: autor (nombre abreviado y apellido en redonda) + coma + título + lugar (en su lengua original) y año de edición entre paréntesis + número de página, para la cita de libros; para los artículos: autor (nombre abreviado y apellido en redonda) + coma + título entre comillas + nombre y número de la revista + año de edición entre paréntesis + número de página. Ejemplo:

R. Syme, *The Roman Revolution* (Oxford 1939) 230, n. 5.

M. Bendala, “Tablas de juego en Itálica”, *Habis* 4 (1973) 263-272.

Como alternativa a lo anterior, podrá emplearse el “sistema americano” para las citas en el interior del texto y en las notas. Así, entre paréntesis se incluirá: apellido + año de edición + dos puntos + página, incluyendo al final del texto un listado bibliográfico general, ordenado alfabéticamente. Ejemplo:

(Syme 1939: 230, n. 5)

Syme 1939: R. Syme, *The Roman Revolution* (Oxford 1939).

(Bendala 1973: 265)

Bendala 1973: M. Bendala, “Tablas de juego en Itálica”, *Habis* 4 (1973) 263-272.

C. Revistas: se citarán según las abreviaturas de *L'Année Philologique* y del *American Journal of Archaeology*.

7. Proceso

Tras la recepción de los originales, *Habis* acusará recibo vía correo electrónico y los remitirá a uno o varios informantes, tanto internos como externos. Tras la evaluación de los artículos, y en caso de no ser aceptados en su forma original, se enviará al autor una notificación motivada de la decisión editorial que incluya las razones para la revisión o rechazo del manuscrito, así como los dictámenes emitidos por los expertos.

8. Pruebas

Los autores se comprometen a corregir las pruebas en un plazo máximo de diez días a partir de la recepción de las mismas. Durante la corrección de pruebas (que se enviarán al autor en formato PDF, debiendo éste devolverlas en texto impreso, con las correcciones manuscritas) no se admitirán variaciones significativas ni adiciones al texto.

9. Copyright

La publicación de artículos y de reseñas en las revistas de la Universidad de Sevilla no da derecho a remuneración alguna. Los derechos de edición son de la Universidad de Sevilla y es necesario su permiso para cualquier reproducción. En todo caso, será necesario citar la procedencia de cualquier reproducción parcial o total.

10. Separatas

Se proporcionará a los autores separata digital en PDF de sus artículos y reseñas.

11. La información sobre *Habis* se encuentra en la siguiente dirección de Internet: institucional.us.es/habis/.

